

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 11.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 11 MARS 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

L'UNION COMMERCIALE AVEC LES ÉTATS-UNIS

UNE LETTRE IMPORTANTE

Le *Herald* de Montréal a publié, il y a quelques jours, une lettre importante sur ce sujet.

Cette lettre est signée par M. Wharton Barker, riche banquier de Philadelphie, et l'un des principaux officiers de la ligue internationale des États-Unis. Mais ce qui lui donne surtout de l'importance, c'est qu'elle est, dit-on, approuvée par les principaux hommes d'État américains, et que les deux partis aux États-Unis sont prêts à faire triompher l'idée qu'elle renferme. Cette idée, c'est l'union commerciale entre le Canada et les États-Unis. Ce n'est pas simplement la réciprocity, c'est l'échange complet entre les deux pays de tous les produits naturels et manufacturés—c'est l'ouverture du marché américain, de ce marché que toutes les nations recherchent et dont nous ne pouvons nous passer—ce sont enfin presque tous les avantages matériels que nous donnerait l'annexion aux États-Unis, sans les inconvénients qu'elle renferme au point de vue politique.

Mais comment se fait-il, va-t-on dire, que les Américains nous offrent aujourd'hui ce qu'ils nous ont toujours refusé? Que nous demandent-ils en retour? Faut-il que nous nous annexions ou que du moins nous nous déclarions indépendants? Non, ils exigent—et c'est bien naturel—que nous prenions leur tarif contre les autres nations.

L'Angleterre va-t-elle consentir à nous laisser taxer ses produits, pendant que nous admettrons en franchise ceux des États-Unis? "Pourquoi pas, nous dit M. Barker, ne vous a-t-elle pas permis de faire un traité de réciprocité avec nous, et ne vient-elle pas de vous laisser adopter un tarif qui était peu de nature à lui plaire?"

Comme on le voit, la question est nettement posée, et si M. Barker est vraiment l'interprète ou l'écho de l'opinion des chefs des deux partis aux États-Unis, et surtout du gouvernement américain, on peut s'attendre à une agitation considérable dans notre monde politique. Il ne manque pas de gens—protectionnistes ou libre-échangistes—qui sont convaincus que le Canada ne peut prospérer sans avoir le marché américain, ils vont sans doute profiter des circonstances pour faire adopter leur manière de voir.

Nous avons souvent dit que la protection était une étape nécessaire dans notre marche vers la prospérité matérielle, et qu'elle aurait pour effet de nous faire arriver plus promptement à un ordre de choses plus parfait. Nous n'hésitons pas à dire que l'union commerciale avec les États-Unis est la prochaine question et que, à l'instar de la protection, elle fera arriver ceux qui s'en empareront. Il n'en manque pas qui croient que les conservateurs couperont encore l'herbe sous le pied des libéraux. "Voyez-vous, disait, il y a quelques jours, un homme intelligent, ce point brillant qui paraît à l'horizon, c'est l'étoile destinée à remplacer l'étoile de la protection."

L.-O. DAVID.

LA LANGUE FRANÇAISE EN CANADA

La campagne entreprise par M. Tardivel a produit certain résultat regrettable. Elle a attiré l'attention de nos concitoyens d'origine étrangère qui, dans leur ignorance de ce qui nous concerne, sont portés à se figurer que les Canadiens-français parlent et écrivent un jargon au lieu du français véritable. Ils ont vu dans les dénonciations virulentes et exagérées de M. Tardivel la preuve que leurs soupçons étaient fondés, et quelques journaux anglais se sont empressés de reproduire ses écrits. M. Tardivel, qui n'y a vu que du feu, a puisé une nouvelle émulation dans ces citations, bien loin d'y reconnaître le signe d'un mépris réel; et il s'est lancé de plus belle. Il a même cité dans le *Canadien* ces journaux qu'il a contribué à mettre sous une impression fautive.

Il serait bon de faire justice une fois pour toutes de ces préjugés qui sont si répandus parmi nos amis anglais. De fait, nos voisins ignorent que la langue française est mieux conservée parmi le peuple dans le Bas-Canada qu'en France même. La classe instruite seule est inférieure sous ce rapport à la classe instruite en France. Quant à notre littérature, elle est au niveau voulu, si l'on fait abstraction des quelques anglicismes employés par les journalistes.

Comme notre propre témoignage à cet égard pourrait être suspecté, nous allons rapporter quelques appréciations extraites d'ouvrages sur notre pays publiés à différentes époques par des écrivains ou voyageurs français. Ces citations feront voir qu'en France l'on entretient sur notre compte une opinion toute différente de celle que M. Tardivel voudrait répandre.

M. de Lamoignon, journaliste français éminent, qui a fait un assez long séjour parmi nous et qui a vécu de notre vie, écrit ce

qui suit à propos de la langue écrite et parlée en Canada :

Dans les parures, c'est la mode anglaise qui domine; mais à portée de voix on entend bientôt le doux parler de France, qu'un accent tout particulier souligne sans le dénigrer. On prétend que cet accent vient de la Normandie, patrie de la grande majorité des premiers colons du Canada. Récemment un Canadien voyageant en France écrivait que c'était à Chartres qu'il en avait trouvé la plus exacte reproduction. Quoiqu'il en soit, ce qui paraît surtout bizarre au Français arrivant d'Europe, c'est l'uniformité même de ce mode de prononciation, aussi bien chez les classes instruites que chez les cultivateurs et les ouvriers. On comprend qu'un isolement de cent ans ait produit l'effet contraire au Canada, en y conservant dans leur intégrité le langage et les expressions en usage dans la première moitié du dix-huitième siècle.

Toutefois, ce serait une erreur et une injustice de dire, comme l'ont fait certains voyageurs, qu'au Canada règne le *patois* normand. Tous les mots, ou peu s'en faut, dont se sert "l'habitant" canadien se trouvent dans nos dictionnaires. Son langage est certainement plus correct que celui qu'on parle encore aujourd'hui dans les classes rurales des provinces d'où sont venus ses ancêtres.

Tout dernièrement on a pu affirmer avec preuves à l'appui que, loin de se corrompre, le français parlé au Canada tendait chaque jour davantage, grâce à la diffusion de l'instruction primaire, à s'épurer et à se dégager de tout alliage illicite.

..... productions chaque jour plus nombreuses et plus soignées, qui assurent déjà une place fort honorable à la Nouvelle-France dans le mouvement intellectuel de notre race. Si la nécessité et l'habitude de parler et d'écrire tantôt dans une langue tantôt dans l'autre, exercent parfois une influence fâcheuse sur la netteté des expressions et du style des prosateurs, on trouve en revanche dans les productions en vers une réelle pureté de diction et de rythme, un sentiment très vrai de la poésie française.

Nous signalons ce passage à nos confrères anglais qui ont reproduit les mercuriales de M. Tardivel.

Dans le volume de M. Christophe Allard sur l'Amérique, on trouve la phrase suivante relative au même sujet :

Toutes les campagnes environnantes (de Montréal) parlent encore ce bon vieux français aux tournures archaïque qui est resté le même depuis que le Canada a été violemment séparé de la mère-patrie par le traité de Paris.

Toute la haute société à Québec est française. En l'absence même du langage, la courtoisie et l'urbanité des manières le prouveraient assez.

A Montmorency, à Beauport, dans d'autres villages encore, nous avons engagé la conversation avec les habitants; c'est un plaisir de les entretenir et d'entendre ce bon français prononcé sans patois aucun, et même élégamment, mais avec une tournure archaïque très curieuse : "Vous virez de ce côté" pour "vous tournez," et mille autres expressions dont le souvenir ne m'est pas resté.

Quant au niveau intellectuel de nos populations, voici quelle est à ce sujet l'opinion de M. Oscar Comettant :

L'activité intellectuelle n'est pas moindre que l'activité manuelle au Canada. Si le Canada anglais est mieux fourni que le Canada français en école élémentaires, en revanche, celui-ci est supérieur pour le haut enseignement. Aussi, rien n'est-il plus rare qu'un Canadien ne sachant pas lire. Quand donc, sous ce rapport, la France sera-t-elle aussi avancée que notre ancienne colonie.

Il est bien connu, comme le constatent les auteurs que nous venons de citer, que les Canadiens-français ignorent ce que c'est que le patois ou le jargon, et qu'ils ont conservé intacte la langue du dix-septième siècle, à travers un siècle de domination étrangère. Une bonne moitié de la population des campagnes, en France, ne parle que le patois et n'entend pas le français. Ici, il n'y a pas un de nos habitants qui ne puisse suivre et comprendre le discours ou le sermon le plus acadé-

mique. Ils péchent contre la grammaire, mais ils parlent français, et comme le disait un autre voyageur de distinction, le dernier d'entre eux serait en état de servir comme témoin devant n'importe quel tribunal de France, au rebours de nombre de paysans français dont il faut interpréter le langage lorsqu'ils ont à paraître dans une cour de justice.

Quant aux innovations, aux créations forcées de mots, aux traductions, nous avons tout aussi bien le droit d'en faire que nos cousins de la mère-patrie. Il s'agit seulement de les bien faire, et nous y arrivons parfois, comme l'aime M. E. Chevalier dans le passage qui suit :

L'application de la vapeur à la locomotion est une découverte des Américains. Ils ont donné aux voitures employées sur les lignes de chemin de fer le nom de *waggon* qui appartient à leur idiome. Pour traduire ce mot les Français avaient le correspondant *char*. Les Canadiens l'ont adopté sur le champ et, par une bizarrerie singulière, les habitants de la France lui ont préféré l'anglicisme *waggon*. Ils s'en servent si bien que si, vous trouvant sur le territoire français, vous disiez : *Je vais monter dans les chars* ou : *Je prendrai les chars*, personne ne vous comprendrait. Au Canada on a aussi, et avec raison traduit le mot *rail* par *lisse*; en France le mot *rail*, est passé dans la langue, etc.

Dans le même ouvrage, nous trouvons aussi le chapitre suivant, que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs :

Qui dit nationalité canadienne dit langue française et la langue française est en train de planter des racines indestructibles dans toute l'Amérique.

Quelques personnes bien pensantes d'ailleurs, s'écrieront : cela est fort bien; mais vous conviendrez que les Français d'Amérique ne parlent ni n'écrivent grammaticalement le français. Leur langage est frelaté, abondant en archaïsmes et en anglicismes. A cela qu'on me permette d'opposer quelques considérations que je faisais en 1855, dans un article bibliographique :

" Quoique le domaine de l'impression soit occupé par deux races distinctes, qui chacune instinctivement, involontairement peut-être cherche à supplanter sa rivale, toutes deux s'attachent à leur caractère typique et résistent aux influences immédiates. Cette lutte sourde, s'accomplit toutefois au bénéfice de l'île dans la traduction verbale ou graphique reçoit à chaque instant une énergie et une étendue étonnantes. Il est certain qu'ici nous avons pour nous énoncer des mots plus nombreux, plus concis, plus techniques qu'on n'en a à Londres ou à Paris.

" En dépit des puristes, nous ne craignons pas de dire que l'idiome vernaculaire, au Canada, tout altéré qu'il paraît, a, sur les langues vierges un avantage marqué; il formule plus brièvement et plus exactement. Or, comme la linguistique n'est pas, quoiqu'on dise ou qu'on fasse, donnée d'immuableté; comme la progression est une loi universelle, nous ne saurions blâmer les emprunts indispensables qui se font de temps en temps des langues sœurs. Quand ils sont judicieux, l'usage ne tarde guère à leur donner des lettres de crédit; quand ils sont vicieux, un ostracisme a promptement fait justice de leur instruction. Certes, on ne peut s'empêcher d'admirer ceux qui, draps dans le manteau de la règle consentie, repoussent tout ce qui est en dehors;—ces gens-là témoignent d'un grand courage, mais aussi d'un profond aveuglement. Ne semble-t-il pas qu'ils fouettent les flots courroucés dans l'espoir de les calmer? Ne laissent-ils pas gâter l'essence de votre langue, mais n'avez pas peur de l'enrichir de parfums exotiques, surtout quand vous y pouvez verser une expression concrète. Est-ce que la synthèse n'est pas le but commun où nous entrons, à défaut de nos aspirations, la force des événements? "

M'appuyant de faits, pour démontrer que notre langue peut, sans des carences d'infidélités condamnables, accepter des emprunts étrangers, j'ajoutais, dans le même article, à propos d'un *Dictionnaire des Barbarismes canadiens* :

" Nous voulons bien que les langues se prêtent leurs joyaux, mais nous nous opposons et nous nous opposerons de toutes nos forces à ce qu'elles s'escroquent leur clinquant. Consé-

quemment nous partageons l'opinion de l'auteur du *Dictionnaire des Barbarismes* jusqu'à un certain point. Toutefois, nous différons d'avec lui en ce sens qu'il repousse comme mauvais la plupart des mots dont les coutumes, les lois, la situation, le goût de cette Province ont fait une nécessité et dont on ne pourrait rendre la signification que par une phraseologie fastidieuse et souvent inexacte.

" Prenant par exemple, le terme *change*, en usage au Canada. A l'égard de ce terme, l'auteur du *Dictionnaire des Barbarismes* se trompe étrangement, car il l'expulse sans pitié. Probablement il croit que c'est un larcin fait par la paresse ou l'insouciance à la langue anglaise. Nouvelle erreur de sa part, car, sous Louis XIV, en disait encore; je lui ai donné le *change* d'un louis. Et, de nos jours, on dit très bien. Le *change* est en faveur de telle place; le *change* est au-dessous du pair."

Puissent mes observations, si courtes qu'elles soient, convaincre de la nécessité du *libéralisme* en matière de *lexicologie*? " Vue d'en haut cette science doit dérouler l'ensemble des idées sur lesquelles une nation a vécu: elle est la contrepartie de ses mœurs, comme peut-être la syntaxe est facsimile de son caractère." Les précédentes remarques pourraient être accompagnées d'une foule d'autres, aussi concluantes en faveur de la langue française qui nous sert d'interprète, comme le mot *meublier* entr'autres, employé si logiquement au Canada en place d'*ébéniste* qui a cours en France. Mais ce serait nous écarter par trop du sujet que nous nous sommes proposés de traiter. Notre dessein, en faisant cette courte digression, était de mettre le public en garde contre les excès de sévérité de certains grammairiens égarés par un zèle aveugle, car franchement nous sommes convaincus que la langue franco-américaine, rachetée par d'éminentes qualités, les imperfections que lui reprochent ses détracteurs. Après ces explications, on jugera si nous avons tort ou raison de soutenir que la langue et la nationalité françaises sont plus vivaces et plus florissantes au Canada que jamais.

Voilà un témoignage assez énergique. M. Tardivel pourra trouver plus d'une leçon dans cet écrit de M. E. Chevalier. On voit que l'aristarque du *Canadien* a eu des prédécesseurs, dont il n'est que le pâle imitateur. On pourrait appliquer à sa brochure ce que M. Chevalier dit du *Dictionnaire des Anglicismes*, publié il y a vingt-cinq ans.

A. GÉLINAS.

L'ÉMIGRATION A MANITOBA

Le R. P. Lacombe est présentement en tournée dans la province pour recruter de nouveaux colons pour Manitoba. M. Lalime, l'agent du gouvernement fédéral dans les Etats de l'Est, est à organiser, de son côté, un détachement d'émigrants parmi la population canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre. Ceux que le P. Lacombe pourra rallier ici devront joindre ce détachement, qui passera par Montréal le 13 avril, en route pour l'Ouest. On se rappelle que la même chose s'est faite en 1877; le Père Lacombe et M. Lalime travaillaient chacun de leur côté, et réunissaient et ralliaient leurs recrues en un seul groupe à Montréal.

L'année dernière, M. Lalime a agi seul, et il a conduit à Manitoba 500 ou 600 Canadiens français des Etats de l'Est. M. Graham, agent fédéral à Duluth, ainsi que plusieurs autres officiers du gouvernement, font les plus grands éloges de ces immigrants et exhortent le gouvernement à encourager ce mouvement par tous les moyens.

Ceux de nos compatriotes qui se sont ainsi rendus à Manitoba depuis trois ou quatre ans sont très contents de leur sort, pour la plupart, et ne demandent pas à revenir. Ils ont trouvé là-bas un beau pays, un sol riche et fécond, des amis et des frères pour les accueillir et leur faciliter les débuts de l'établissement.

Il ne s'agit pas de prêcher l'émigration dans nos campagnes, qui se dépeuplent déjà trop, et ce n'est pas ce que veut le Père Lacombe; mais de persuader aux personnes qui sont décidées à émigrer, de se diriger de préférence vers Manitoba, pour aller y grossir le noyau français et assurer à notre élément la petite part qui doit lui revenir du merveilleux héritage que la Confédération a recueilli en recevant les territoires du Nord-Ouest. Nos gens sont reconnus comme d'excellents colons, et le gouvernement, qui envoie chercher des immigrants au fond de la Russie et de l'Irlande, voit d'un bien meilleur œil cette immigration nationale.

Le mouvement se borne donc aux Canadiens-français des Etats-Unis, qu'il s'agit de repatrier en les amenant à Manitoba, et à ceux de la province de Québec qui veulent émigrer et qu'on voudrait diriger sur le Nord-Ouest canadien, ce qui est une manière de les garder au pays.

L'œuvre que poursuit le R. P. Lacombe, avec le zèle qu'il met en tout ce qu'il entreprend, est éminemment patriotique et digne de tout encouragement. Nous n'avons aucun doute sur le résultat, et nous faisons des vœux pour que le succès soit encore plus marqué que les années précédentes. Avec quelques efforts encore comme celui-ci, on peut espérer que le courant de l'émigration se détournera définitivement des Etats-Unis pour se diriger vers l'Ouest.

A. G.

ÇA ET LÀ

M. Sénécal a fini par triompher; il a été nommé surintendant du chemin de fer du Nord. M. Scott a été obligé de se résigner à son sort et même d'accepter un salaire moins élevé que celui qu'il avait.

L'ouvrage constitutionnel de M. Todd est paru. Le célèbre auteur discute longuement et habilement toutes les questions soulevées par le coup d'état et la démission de l'hon. M. Letellier. Les journaux annoncent avec joie que M. Todd partage leur manière de voir relativement à ces questions et soutient en particulier que le gouvernement fédéral n'avait pas le droit de destituer l'hon. M. Letellier.

Le barreau de Montréal et la société en général ont perdu, la semaine dernière, l'un de leurs membres les plus estimés, un homme utile, un travailleur. M. Gonzalve Doure est mort à l'âge de trente-sept ans. Doué d'une grande mémoire, d'un esprit tenace et sérieux, d'une énergie indomptable, désireux de se faire un nom, M. Doure a donné au travail, à l'étude tous les instants de sa vie; il a écrit sur tous les sujets, plaidé un nombre considérable de causes importantes et fait des ouvrages de loi fort estimés. Il a rendu de grands services à la profession en faisant adopter des réformes devenues indispensables, et le barreau lui en a témoigné plus d'une fois sa reconnaissance. Toujours malade, sans cesse entre la vie et la mort, il dominait le mal dont il souffrait; deux heures avant de mourir il écrivait.

C'était certainement un caractère. Il était frère de M. Joseph Doure, et son associé. Inutile de dire qu'il était libéral; c'était un des piliers de l'Institut-Canadien. Mais il voulut toujours rester catholique et alla à Rome consulter les autorités romaines au sujet de ses rapports avec l'Institut. Il est mort muni des sacrements de l'Eglise, après avoir été assisté à ses derniers moments par Mgr Fabre et M. le curé Sentenne. L'esprit sympathique de Mgr Fabre avait beaucoup d'influence sur lui.

L.-O. D.

La mort vient d'enlever au monastère des Ursulines de Québec, deux religieuses. L'une, la mère St-François-Xavier, est morte mardi dernier après cinquante-sept ans de vie religieuse. Son nom de famille était Mlle Anne Abigail Baker. Elle était née dans l'Etat de New-Hampshire et était la seconde fille d'un ministre Episcopalien de l'endroit et qui avait été pendant quelque temps professeur de l'Université de New-York. M. et madame Baker s'étaient convertis au catholicisme avec leurs enfants, en 1877.

L'autre, mère Ste-Agnès, est morte à l'âge de quatre-vingt-six ans, après avoir passé au-delà de soixante ans de sa vie dans le cloître. C'était une demoiselle Catherine Côté, et elle prit naissance dans les environs de la paroisse de Saint-Augustin.

ÉCHOS

La *Nouvelle Revue*, qui se publie depuis quelques mois à Paris, en concurrence avec la *Revue des Deux-Mondes*, a déjà considérablement distancé sa rivale dans la voie de l'immoralité et de l'impunité. Tous ses collaborateurs paraissent animés du même esprit. Dans les grands articles de fond, comme dans la chronique et dans le feuilleton, on tire à boulets sur les Jésuites, sur le Vatican, et on prêche cyniquement l'impunité avec un ensemble qui dénote un mot d'ordre.

La *Nouvelle Revue* fit son entrée dans le monde sous les auspices de M. de Lesseps, le fondateur des isthmes. La première livraison était consacrée presque toute entière à l'idée du grand homme. On est aujourd'hui à la sixième livraison et il est question de tout autre chose que le canal de Panama.

M. Tardivel nous tire la révérence dans le *Canadien*, sous prétexte que nous avons été de mauvaise foi avec lui. Le mot est gros. Il est vrai que les apparences sont contre nous dans le cas mentionné par notre contradicteur. Parmi les nombreuses phrases de M. Tardivel que nous avons citées, il nous est arrivé d'en rapporter une de travers. Notre ami aurait eu plus de chance de trouver la cause de ce fait s'il n'avait pas été la chercher si loin, s'il eût été moins prévenu et plus charitable. Il ne s'agit pas d'un acte de mauvaise foi, ni d'un faux, mais d'une inadvertance. Nous avons écrit la phrase en question de mémoire, et nous nous tenions si certains de l'avoir lue telle que nous l'avons écrite que c'est en voyant l'article où nous sommes accusés si généreusement de mauvaise foi que nous avons constaté notre erreur. A défaut de confiance en notre bonne foi, il eût suffi à notre ami d'un peu de réflexion pour comprendre qu'il était impossible que nous eussions commis volontairement un faux littéraire, à moins d'être un sot, puisque rien n'est si facile que la découverte des faux de cette nature.

Quoiqu'il en soit, nous reconnaissons notre faute bien humblement. Elle n'a guère d'importance, du reste. Pour une fois que nous nous sommes trompés en croyant trouver M. Tardivel en contradiction, il se charge lui-même de nous fournir journellement l'occasion de le montrer en flagrant délit d'erreur et de contradiction véritable avec la grammaire, avec le dictionnaire, avec les meilleurs auteurs. D'autres, plus habiles et plus patients que nous, s'occupent d'ailleurs de lui rendre ce service, que Cervantés eût voulu rendre à don Quichotte, le patron de tous les fondateurs de moulins à vent. Et puis, à dire le vrai, nous ne tenons plus guère à cette discussion, dont nous n'avons plus que faire, et c'est sans regret, comme sans rancune pour son *gros mot*, que nous prendrions congé de M. Tardivel.

Le *Canadien*, de Saint-Paul, Minnesota, a pris intérêt aux débats soulevés par M. Tardivel. On lit ce qui suit dans un de ses derniers numéros:

Les termes "écuyer" et orateur de la chambre ont fait leur temps dans le journalisme canadien-français. M. Gélinas, croyons-nous, s'est trouvé seul en faveur de l'usage de ces expressions, et il est loin d'avoir été aussi heureux que d'ordinaire, dans les articles qu'il a consacrés à ce sujet. La véritable définition du mot orateur ne saura permettre l'emploi de ce terme pour désigner le président de la Chambre. C'est l'esprit de notre langue qui doit nous gouverner en ces matières, et non l'usage britannique; autrement, nous finirions bientôt par parler de l'anglais en français. Cette remarque s'applique également à l'usage du terme *écuyer*, qui frise le ridicule, et dont ne saurait s'accommoder l'esprit français. Les anglais en avaient bien d'autres. Politiquement, nous sommes aujourd'hui sujets anglais. Nous ne l'étions pas hier, et peut-être ne le serons-nous pas demain. Ce n'est pas sur ces accidents que doit se former notre langue, mais bien sur les mœurs et le caractère particuliers à notre race.

Libre à notre estimé confrère de se placer à ce point de vue, qui est celui d'un Canadien devenu citoyen américain. Si sa prédiction se réalise jamais, si le Ca-

nada français cesse un jour d'appartenir à l'Angleterre, nous dirons alors comme lui qu'il faut mettre les titres et les appellations britanniques de côté, pour redevenir exclusivement français. Mais d'ici là, force nous est d'accepter l'état de choses pleinement, et il nous est impossible d'empêcher l'anglais de déteindre sur nous dans les rapports continuels que nous avons avec cette langue.

Quant aux deux expressions que le *Canadien* dénonce comme anglicismes, nous croyons avoir établi assez clairement qu'elles sont bien françaises. Notre confrère n'est pas de cet avis. Nous en sommes fâché, mais nous ne pouvons faire mieux que nous avons fait. Le mot *écuyer* a toujours été français, il a servi de racine à *esquire*. Le mot orateur, traduction de *speaker*, était employé par Voltaire au dernier siècle, et il fut admis par l'Académie en 1840, sur la recommandation de M. Guizot.

Il va de soi que l'entre-filet du *Canadien* de Saint-Paul a été recueilli avec empressement par M. Tardivel, qui montre ainsi sa bonne foi. Il reproduit sans commentaires l'extrait que nous citons, après avoir reconnu lui-même la fausseté de sa théorie première.

A. GÉLINAS.

LA MISÈRE EN ITALIE

La misère se fait formidable en Italie, et, presque chaque jour, les feuilles de province parlent de troubles causés par la faim. La Chambre des députés vient de hâter l'accomplissement de travaux publics, auquel on ne devait mettre la main que plus tard, mais ce n'est là qu'une bien faible ressource pour les milliers de bras qui manquent de travail. Il est à craindre que l'hiver ne s'achève passans de grandes complications dans les campagnes, où le paysan souffre plus encore que l'habitant des villes.

A Rome, comme toujours, la municipalité est fort en retard; elle *débâte*. On a nommé une commission pour étudier les causes du prix élevé du pain. Quand cette commission aura découvert ces causes, que tout le monde connaît, voici ce qui se passera:

On nommera une seconde commission pour trouver les moyens de remédier au prix des denrées de première nécessité, et, quand le froid sera passé, que les grandes misères se seront soulagées d'elles-mêmes ou avec l'aide de la charité privée, la municipalité ouvrira des cuisines économiques, votera des sommes en faveur des œuvres de bienfaisance, et retirera du mont de piété des couvertures dont on n'aura plus besoin.

Pendant ce temps-là, les sociétés catholiques agissent et font du bien tout de suite, sans attendre la décision d'inutiles commissions. Elles ont ouvert depuis quelque temps une quantité de cuisines économiques, et Sa Sainteté Léon XIII a envoyé 80,000 francs pour subvenir aux premières dépenses.

PAPA PREND DU MIEUX

Mes filles disent: "Comme papa est bien mieux depuis qu'il a fait usage des Amers de Houblon." Que nous sommes contentes de voir que sa santé s'améliore après avoir si longtemps souffert d'une maladie déclarée incurable, et qu'il ait fait usage de vos Amers de Houblon.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Sainte-Catherine.

Toutes les Pelletteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.



DEPUTATION DES HURONS DE LORETTE A SPENCERWOOD

NOS GRAVURES

Les Hurons à Spencerwood

M. Montpetit, l'ami des Hurons de Lorette, a rendu compte dans les journaux de Québec de la visite des chefs et guerriers et des femmes de la tribu à Spencerwood. Voici l'adresse présentée par le grand chef au lieutenant-gouverneur :

MON PÈRE,

Le jour est beau, le soleil au loin darde ses rayons et réjouit le cœur de tes enfants.

Depuis longtemps, nos guerriers et nos chasseurs remontaient sur la colline un arbre qui grandissait et dominait déjà de la tête le reste de la forêt, et ils se disputaient entre eux : "C'est un pin, disaient les uns, voyez cette allure fière, cette tête nettement dessinée sur le fond bleu du ciel ; c'est un chêne, disaient les autres, son ombre est évasée et ses branches sont longues et robustes."

Tes enfants sont venus aujourd'hui voir cet arbre, et tous sont tombés d'accord, tous sont fiers de voir que c'est un érable du plus beau port et de la plus riche venue.

Il y a un érable dans tes armes comme Canadien-français, en cela, nous te ressemblons, car les armes de nos ancêtres, arcs et flèches, étaient de bois d'érable ; et de même aussi, il y a parmi nous la famille du castor dont vous avez brodé l'image sur votre grand totem de guerre.

Guerriers et chasseurs sont heureux de trouver sous leurs pieds la mousse fleurie, et au-dessus de leurs têtes le bienfaisant ombrage de l'érable touffu. Ils espèrent, au fond de leur cœur, que l'orage ne passera jamais par ici : ils savent aussi que l'âme des anciens chefs que tu as toujours respectés, passe de temps à autre comme un souffle dans les hautes branches de l'érable, et qu'elles rendent alors un doux murmure qui charme les oreilles.

Tous nos vœux sont pour toi et pour celle qui partage les travaux comme les plaisirs de ton wigwam. On a pu te dire que nos ancêtres avaient peu de considération pour les femmes, c'est une erreur : car, c'est la femme chez nous qui donne son nom à ses enfants et aux guerriers : dans les temps difficiles, lorsque l'esprit manque au Conseil, on appelle une femme, et ce qu'elle dit devient un ordre ; elle seule eût de tout temps le droit de grâce par l'adoption des prisonniers de guerre.

Notre hommage et celui de nos femmes doit mériter ainsi un bon accueil.

En venant te voir, nous aurions désiré t'apporter de beaux colliers, mais tu sais que l'essur-gai a manqué parmi nous, depuis plusieurs années. Toutefois, nous ne voulions pas venir ici, ayant les mains ouvertes et sachant que tu les avait ainsi, sans t'offrir un présent qui éveillerait dans ton cœur, lorsque tes yeux se porteraient sur lui, le souvenir de tes humbles et dévoués enfants de la forêt.

Après la lecture de l'adresse, le grand chef Tahourenché et dame Christine Gros-Louis, présentèrent à l'hon. M. Robitaille et à sa dame chacun une paire de raquettes d'un travail et d'un fini admirable, fabriquées par le fils Bastien, l'un des plus habiles ouvriers de la tribu.

Une somptueuse collation, de la danse, du chant et de la musique terminèrent cette charmante fête. Dans l'après-midi, M. Livernois prit la photographie que reproduit notre gravure.

MAXIMES

Bonne par nature, dévouée par instinct, il faut que l'âge ou les circonstances aient gâté la femme, pour qu'on ne la trouve pas toujours prête à nettoyer un enfant, panser un mari ou soigner un ami.

Rendons lui une justice ; elle sent si bien son infériorité, que souvent le besoin de jouer un rôle lui donne des qualités qu'elle serait incapable de posséder naturellement.

Son plus grand écueil est la fortune. Qu'on la prenne jeune et surtout qu'on sache la prendre, on la trouvera toujours disposée, non-seulement à accepter son sort, mais même à se dévouer entièrement aux existences les plus malheureuses. Si, au contraire, la naissance ou le hasard de la vie lui a donné la fortune, elle croit que tout lui est dû, et elle pousse cette conviction jusqu'à la cruauté.

En somme, comme toutes les natures faibles, elle n'est quelque chose par elle-même que lorsqu'elle a souffert. Pauvreté, dévouement, sacrifice, il lui faut un baptême.

L'amour, qui est le but de sa création, a seul le privilège de l'élever quelquefois sans épreuve. Encore la plupart du temps, dans ce cas, n'a-t-elle de personnalité que pour celui qu'elle aime.

Jouissant de l'esprit, elle sait se faire à la nullité et en arrive même à supporter patiemment la tétise ; ce qui prouve combien elle est faite pour tous. Lor.

ALEXANDRE DUMAS ET L'ÉGLISE

On sait que cet admirable écrivain, qui ne professe aucune religion, exprime souvent, dans le langage le plus poétique, les sentiments les plus religieux. Dans le livre qu'il vient d'écrire sur le divorce, on trouve la page touchante qui suit ; il parle de la rupture survenue entre l'Eglise et le monde moderne.

Voici la maîtresse page de l'œuvre. A mesure que Dumas avance vers la fin de son livre, il semble éprouver non un regret, mais certainement une oppression d'avoir dit à son adversaire de si terribles choses. Ecoutez-le donc quand il parle de la rupture survenue entre l'esprit moderne et l'esprit de l'Eglise.

Croyez-vous donc, parce que vous êtes ceux qui en souffrez le plus, être les seuls à regretter, à déplorer cette rupture ? Parmi ceux qui se sont séparés de vous, parmi ceux-là même qui vous attaquent, combien n'y en a-t-il pas qui vous regrettent et qui seraient tout prêts à vous revenir, si vous le vouliez bien, mais c'est vous qui ne voulez pas. A force de vous éblouir, vos traditions vous aveuglent, et cependant que de concessions nous vous ferions encore ! C'est qu'on n'a pas impunément eu le front rafraîchi par l'eau du baptême, on n'a pas impunément été bercé par vos doux cantiques, par vos poétiques légendes, par vos tables séduisantes. Cette vierge au manteau bleu devant laquelle nous joignons les mains le soir, et qui nous regardait nous endormir à la lueur vacillante de la veilleuse, dont notre mère terrestre éclairait notre sommeil craintif, ce petit Jésus à qui elle nous comparait à cause de ce que nous lui faisons à la fois craindre et espérer, à qui elle nous recommandait et qui devenait notre compagnon, notre camarade, avec son ami saint Jean aux cheveux blonds et frisés comme la laine de son mouton attentif et docile, cette première communion dans la grande église aux vitraux de couleur, devant les yeux de toutes ces mères attendries, au milieu des fleurs, dans la fumée de l'encens, sous l'harmonie grondeuse et inquiétante de l'orgue que dominait pourtant la faible voix du prêtre qui murmurait des paroles que nous ne comprenions pas, mais qui, pour nous, contenaient alors toute la vérité, comme l'hostie que nous recevions avec tant d'émotion, d'amour et de joie, contenait le corps même de Notre-Seigneur ; croyez-vous qu'au milieu des résistances que nous sommes amenés à vous faire, des accusations que nous portons contre vous, des défis et des menaces que nous vous adressons quelquefois, croyez-vous que tous ces souvenirs de notre pure enfance ne nous font pas des signes, ne nous sourient pas, ne nous rappellent pas à eux en nous disant de loin : "Tu ne peux pas avoir oublié combien tu étais heureux quand nous vivions ensemble. Aujourd'hui tu es défiant, tu es amer, tu es triste. Tu te fatigues, tu te meurtris, tu te troubles à chercher ce que tu ne trouveras pas. Il n'y a rien de plus consolant que nos fictions, il n'y a rien de plus vrai que nos mensonges, parce qu'il n'y a rien de plus pur que notre idéal, reviens à nous et tu retrouveras la candeur de l'esprit, la simplicité du cœur, l'éternelle jeunesse et l'éternelle innocence de l'âme."

Voilà l'idéal de l'Eglise tel que M. Dumas l'entrevoit, idéal plein de noblesse et de grandeur, on en conviendra, qu'il envisage dans toutes les phases de la vie humaine : dans la première rencontre avec la jeune fille, dans le mariage, dans la mort de l'un des époux, dans la mort de tous les deux !

Si nous mourons tous les deux et que nous laissons des enfants orphelins, est-ce lui (l'officier ministériel) qui les prendra dans sa famille, qui leur donnera une protection et une morale ? Si ce sont eux qui meurent, irai-je me jeter dans les bras de cet homme, en l'appelant mon frère, et lui demander, dans mon abominable désespoir, de pleurer avec moi, de m'empêcher de me tuer, de me fortifier, de me ramener à mon bonheur quotidien, à mes devoirs d'homme, à l'oubli, peut-être à l'espérance ?

Non, cet homme-là enregistrera nos décès comme il a enregistré nos naissances et notre mariage, et tout sera dit.

Il aura fait tout ce qu'il me doit. Il numérote les existences humaines et classe les actes civils de la vie collective. Allons bien vite à l'Eglise ! c'est là, si je meurs, que ma chère épouse trouvera le divin époux qui peut seul me remplacer ; c'est là, si elle meurt, que mes enfants trouveront une seconde mère toujours jeune et toujours vivante, la seule qui puisse remplacer la première. Enfin, si j'ai pu parcourir toute ma carrière, quand sonnera pour moi l'heure de la mort, un des ministres de cette Eglise que j'aurai peut-être oublié, malgré tout ce qu'elle aura fait pour moi, ouvrira doucement ma porte et me dira :

"C'est moi qui t'attendais près de ton berceau et qui vais maintenant te conduire à la tombe. Qu'as-tu fait depuis le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois ? Comment as-tu tenu les serments que tu m'avais faits ? j'ai tenu, moi, toutes les promesses que j'avais faites. Tu as failli malgré l'appui que je t'apportais, tu as douté malgré tes enthousiasmes, tu as donné l'exemple du mal en échange des faveurs dont Dieu t'avait comblé, mais chaque fois que tu m'es revenu, tu m'as retrouvé la bouche pleine de reproches, les mains pleines d'indulgences, le cœur plein de miséricorde. Quand tu m'oubliais, quand tu me trahissais, je priais pour toi ; tu as souffert, tu vas mourir ; tu pleures, tu regrettes, tu redoutes, tu te repens, je te pardonne. Va rejoindre dans l'éternité ceux que tu as aimés jusqu'à ce qu'ils aillent te rejoindre dans le sein de Dieu. Oublie tout ce qui fut la terre, tu en retrouveras, après la mort, ce qui mérite de lui survivre ; que ton âme fasse un grand effort, qu'elle prenne un grand élan dans la mort pour s'élever jusqu'à ces hauteurs où Dieu daignera descendre pour t'aider à monter jusqu'à lui. Prie de tout ton cœur ; si tu as oublié tes prières d'enfant, répète celles que je vais te dire, ce sont toujours les mêmes. Ton front que j'ai marqué jadis du signe du baptême pour te protéger en ce monde, je vais le marquer au même endroit d'un nouveau signe qui te donnera accès dans l'autre. Pécheur deux fois racheté, endors-toi dans la paix du Seigneur, et quand tu seras, grâce à nous, auprès de notre divin Maître, prie-le à ton tour pour nous qui sommes des pécheurs comme toi."

Quelle conception admirable ! quelle admirable unité ! quelle prévoyance ! quelle sollicitude ! quelle entente ingénieuse et approfondie de ce pauvre cœur humain, de ses faiblesses successives, de ses enthousiasmes momentanés, de ses révolutions éphémères, de ses espérances décevantes et éternelles ! Dans son court passage sur la terre, que fallait-il donc de plus à l'homme ?

ALEXANDRE DUMAS, FILS.

PORTRAIT DE PAUL FÉVAL

M. Paul Féval est né à Rennes d'un père magistrat. Tout paysan qu'il se dit, il a les mains blanches et fines de l'homme de vieille famille, depuis longtemps exempté des travaux champêtres. Il a la tête carrée du Breton, absolument chauve, l'œil bleu pâle, qui voit en dedans. Le teint vif d'une race sans cesse retrempe dans l'air pur et les senteurs de l'Océan, le sourire plus doux que les yeux, la voix souvent railleuse, parfois très belle d'expression. Il eût fait un orateur ou un grand comédien aussi bien qu'un romancier.

Seulement il est timide, très timide—cela va jusqu'à la sauvagerie.—Un vrai Celte, panaché de Normand.

Dans sa première plaidoirie, il devait défendre un paysan qui avait volé un coq. Quand il se vit devant la Cour, au milieu du silence effrayant d'une salle d'audience, sa timidité l'emporta sur son éloquence :

"—Messieurs, s'écria-t-il, cet homme a volé un coq ! un animal sans défense dans une maison mal fermée. C'est un filou, un voleur, un scélérat ! Je n'essaierai pas de l'excuser. Quand on commence comme cela, on finit sur l'échafaud !... Je m'en rapporte à l'indulgence du tribunal !"

Les rires les plus fous accueillirent ce discours. Rouge, confus, bouleversé, le jeune avocat sortit du palais, envoyant au diable le coq, le paysan et sa robe noire !

**

Il partit pour Paris.

Il y fut malheureux comme tout écrivain promis au succès. Sa plus substantielle nourriture fut l'espérance. C'est une nourriture qui n'empêche pas la vingtième année d'être prodigue et joyeuse.

J'ai entendu raconter à M. Féval qu'il se ruina un jour en fromages de Hollande. Il en acheta plusieurs au débarras d'un épicière. C'était un dîner vite cuit et facile à servir. La persévérance lui manqua pourtant. Il lui fut impossible d'entamer son dernier fromage.

Un soir, une vieille dame qui habitait l'étage inférieur entendit un grand bruit. C'était M. Féval qui tombait évanoui. Il y avait deux jours qu'il n'avait pas mangé. Cette bonne dame, une providence en jupes et en bonnet à rubans, monta, devina à peu près le secret de cet accident, alla chercher un bouillon et le fit boire au Breton par cuillerées. Ainsi, une fois de plus la charité d'une femme collabora avec le bon Dieu.

Dé cette simple tasse de bouillon devaient sortir une centaine de volumes. Hermann n'en a jamais tant fait.

M. Féval, déjà célèbre, épousa la fille du docteur Penoyé—un homme de bien dans toute l'étendue du terme—Mme Paul Féval, digne fille de son père, est une chrétienne des premiers siècles par la sincérité de sa foi. La famille du romancier est très nombreuse. Il a huit enfants.

Sa fortune considérable, acquise au prix d'un labeur opiniâtre, a été en partie engloutie dans le désastre de l'emprunt turc.

M. Paul Féval ne s'est pas découragé. Il s'est remis au travail, rebâtissant pierre à pierre l'édifice écroulé.

Comme tout Breton de franche origine, le catholique était en germe chez lui.

Il dit qu'il s'est converti, il s'est seulement accentué. Il a mis dans l'affermissement de ses idées, un zèle et une austerité qui rappellent les grandes conversions du dix-septième siècle.

Il serait entré à la Trappe, si le souci de sa chère famille ne l'avait pas forcé à demeurer au milieu des agitations humaines.

ORIGINES DE LA METEMPSYCOSE

Une légende indienne rapporte qu'un jour Visvadvana, fils de Cona, le dieu d'amour, et Reti, déesse du plaisir, poursuivaient dans l'Himalaya un éléphant blanc qui prit la forme d'un géant.

Lorsque après un combat opiniâtre il eut été tué, il devint alors un beau jeune homme. Ensuite il raconta qu'il était un Gandharva, et que, pour une faute commise, il avait été condamné à vivre sous d'autres formes jusqu'à ce qu'il eût été tué.

Dans le Kathasarit-sagara (*Histoire de Satavata*), un roi rencontre un lion et le tue. Soudain, du lion s'élève une figure céleste qui raconte qu'elle avait été condamnée à vivre sous la forme d'une bête jusqu'à ce qu'elle fût tuée.

Le mythe de l'homme obligé de vivre, un temps plus ou moins long, sous l'enveloppe d'un animal, est commun à toutes les mythologies. Les dieux de la fable en ont donné l'exemple.

Les transformations amoureuses de Jupiter sont connues. Apollon, pour conduire les vaisseaux crétois, prit un jour la forme d'un dauphin. Le dieu scandinave Odin se métamorphosait en aigle, et Luki en saumon. Bouddha vécut longtemps sous diverses formes d'animaux.

Il arrive souvent aussi que les person-

nages ainsi métamorphosés le sont d'une façon intermittente.

Une légende populaire de l'Inde rapporte que l'un des fils d'Indra, le grand Gandharva Cina, fut condamné, pour quelques peccadilles de jeunesse, à errer sous la figure d'un âne ; mais, la nuit, il redevenait un homme.

Le Pantihatantra contient l'histoire du fils d'un brahmane qui, serpent le jour, était homme la nuit. Mélusine était femme tous les jours, sauf le samedi où son corps se terminait en queue de poisson.

Ces superstitions qui, dans l'Inde, se rattachent à la métépsychose, ont pris en Europe la forme si répandue dans tout le moyen âge et de nos jours encore, dans quelques endroits reculés, de la croyance aux lous-garous et à la lycanthropie.

L. B.

EMPLOI DES CENDRES POUR LES ARBRES FRUITIERS

Les pommiers ou poiriers qui sont dans un état de souffrance par le manque d'un sol convenable à leur végétation, ou le défaut d'engrais, sont bien plus aptes à être atteints par les insectes de toutes sortes qui s'introduisent dans les nombreuses fissures de l'écorce. Parfois, pour détruire ces insectes, on a recours à l'arrosage au moyen de lessives de cendres de bois ; cette application a un bon effet, mais on n'enlève pas l'écorce qui est le refuge des insectes ; on peut pour le moment détruire nombre d'insectes, mais d'autres s'y introduisent plus tard dans les interstices de l'écorce.

On indique un moyen bien plus efficace qui, tout en détruisant les insectes et les œufs qui se trouvent sur l'arbre, contribue, en enlevant complètement l'écorce endommagée, à donner à l'arbre plus de vigueur ; son écorce devient lisse et enlève par là aux insectes l'occasion de trouver un refuge pour se soustraire de l'atteinte des oiseaux insectivores. Voici ce moyen indiqué par un correspondant du Fruit Recorder, qui en a fait l'essai avec succès pendant deux années de suite, et qu'il conseille aux propriétaires de vergers :

Après une pluie, et lorsque l'écorce de l'arbre est encore humide, saupoudrez sur le tronc des cendres sèches de bois, autant que l'humidité pourra en atteindre. Si la pluie survient presque aussitôt l'opération faite, la force de la cendre agira à l'état de lessive s'infiltrera profondément dans toutes les fissures de l'écorce, elle aura pour effet d'enlever toutes les causes qui sont pour l'arbre un sujet de dépérissement ; l'écorce sera plus lisse et l'arbre obtiendra plus de vigueur, conséquemment une meilleure végétation.

Si après l'application des cendres sèches, la pluie se faisait attendre de quelques jours, rien n'empêche qu'elle ne produise les mêmes bons effets à la première pluie. On répète cette opération jusqu'à ce que l'on ait la certitude d'avoir enlevé les insectes ou leurs œufs, car on peut être certain que l'arbre reprendra sa vigueur d'autrefois. Cette opération peut se faire avec plus d'avantage au printemps, avant que l'arbre ne soit entré en végétation, car l'arbre n'ayant pas alors ses feuilles, on peut faire l'application des cendres avec moins de perte et ne la faire que là où on la croit nécessaire ; mais il importe de la faire aussitôt après la pluie.

Il convient aussi de faire cette opération pendant la saison de l'été, avant l'éclosion des œufs des insectes ; car l'éclosion de ceux-ci ne peut avoir lieu que lorsque ceux-ci ont été atteints par la lessive, parce que la force de la lessive détruit nécessairement le germe des œufs.

Par cette application des cendres, le printemps et dans le cours de l'été, on obtient les résultats suivants : la lessive provenant des cendres sert de nourriture à l'arbre, de même qu'elles détruisent ses ennemis et le nettoie complètement d'écorces qui leur servent de refuge. L'arbre reprend une nouvelle vigueur et produit des fruits en abondance.—G. des C.

LA POPULATION EN EUROPE

Après les renseignements statistiques sur la France, il est naturel de passer à ceux qui concernent l'Europe tout entière.

Nous allons demander nos informations à la source la plus sûre et la plus autorisée : aux directeurs si connus des travaux de statistique publiés par Justus Perthes, de Gotha ; M. E. Behm et F. de Stein, et nous prendrons les chiffres les plus récents, ceux publiés en 1879.

La population totale de l'Europe est évaluée à 311,753,713 habitants et se répartit ainsi dans les 25 Etats qui composent l'Europe :

Table with 2 columns: Country and Population. Includes Russia (72,018,331), Germany (42,727,360), Austria-Hungary (47,331,420), France (36,905,338), England (34,169,000), Italy (27,769,475), Spain (16,526,515), Turkey (8,971,000), Rumania (5,376,000), Belgium (5,336,195), Sweden (4,484,542), Portugal (4,057,538), Netherlands (3,924,792), Switzerland (2,776,035), Finland (1,941,255), Denmark (1,940,000), Norway (1,806,900), Serbia (1,720,000), Greece (1,457,894), Montenegro (286,000), Luxembourg (205,158), Andorra (18,000), Liechtenstein (8,664), Saint-Martin (7,816), Monaco (7,049).

Au point de vue de l'étendue du territoire, la classification des 25 Etats ou principautés qu'on vient de voir ne diffère pas beaucoup de la classification d'après la population. La Russie vient en tête, avec ses 5,008,168 kilomètres carrés, et Monaco à la fin, avec ses 15 kilomètres carrés (soit 1,500 hectares.) Mais l'Autriche-Hongrie est deuxième et l'Allemagne troisième. La France reste à son rang de quatrième. L'Angleterre (Ecosse et Irlande comprises, comme pour la population), au lieu d'être cinquième, devient dixième ; elle est en effet plus peuplée, mais moins étendue que l'Espagne, la Suède, la Finlande, la Turquie, la Norvège.

Au point de vue de la densité de la population, c'est-à-dire du nombre des habitants, relativement à l'étendue du territoire, la classification est tout à fait différente.

Le premier des Etats d'Europe, c'est à dire celui qui possède le plus grand nombre d'habitants par kilomètre carré, par exemple, c'est la Belgique ;—elle a 5,336,185 habitants, pour un territoire de 29,455 kilomètres carrés ;—soit une moyenne de 181 habitants par kilomètre carré (ou par 100 hectares) ; cela fait presque deux habitants par hectare. (Le kilomètre équivaut à peu près un quart de lieue, et l'hectare à environ deux arpents.)

Si la France était relativement aussi peuplée que la Belgique, elle aurait donc plus de cent millions d'habitants.

Au second rang, viennent les Pays-Bas, avec 119 habitants par kilomètre carré.

Au troisième, l'Angleterre, avec 108 habitants par kilomètre carré.

Puis l'Italie, avec 94 habitants par kilomètre carré.

L'Allemagne, 79 habitants par kilomètre carré.

La France, 70 habitants par kilomètre carré.

La Suisse, 67 habitants par kilomètre carré.

L'Autriche-Hongrie, 51 habitants par kilomètre carré.

La liste se termine par la Russie avec 14 habitants par kilomètre carré ;—la Suède avec 10 habitants par kilomètre carré, et la Norvège, dernière, avec 6 habitants par kilomètre carré.

Six habitants par cent hectares ! Quel désert !

C'est-à-dire que si la France était aussi

peu peuplée, relativement à son territoire, que la Norvège, elle n'aurait que trois millions et demi environ d'habitants, — soit dix fois moins d'habitants.

Le département de France relativement le moins peuplé, les Basses-Alpes, a 20 habitants par kilomètre carré.

L'accroissement de la population en Europe a été considérable depuis une cinquantaine d'années.

Nous voyons, en effet, qu'en 1830, il n'y avait en Europe que 233 millions d'habitants, tandis qu'il y en a aujourd'hui 78 millions de plus ; c'est un accroissement de plus de 1,000,000 d'habitants par année.

Après avoir ainsi rapproché les chiffres relatifs à la population des divers Etats de l'Europe, il est intéressant de rapprocher les budgets de ces mêmes Etats.

Nous le ferons dans un prochain article.

JULES ROCHE.

LES LIENS ALLEMANDS

LA FILLE DE L'ORFÈVRE

Un orfèvre était dans sa boutique, au milieu de perles et de diamants :

—Le plus cher bijou que je connaisse, c'est toi, mon Hélène, ma bien-aimée fille.

Survient un beau cavalier :

—Salut, la gentille enfant ; salut, mon noble orfèvre ; il s'agit de me faire un diadème précieux pour ma douce fiancée.

Et, quand la couronne fut prête et fit jouer ses mille éclairs, Hélène, triste et pensive, un jour qu'elle était toute seule, prit la couronne à son bras.

—Oh ! qu'elle est heureuse la fiancée qui doit porter cette couronne ! Oh ! si le beau cavalier m'en voulait donner seulement une de roses, combien j'aurais de joie au cœur !

Bientôt après le cavalier revint ; il examine la couronne :

—Mon cher orfèvre, fais-moi vite une bague de diamants pour ma douce fiancée.

Et, lorsque la bague fut prête, la bague au riche diamant, Hélène, triste et pensive, un jour qu'elle se trouvait seule, à son petit doigt l'essaya.

—Ah ! bienheureuse est la fiancée qui doit porter cet anneau ! Ah ! si le cavalier fidèle m'envoyait seulement une boucle de ses cheveux, que j'en aurais de joie au cœur !

Bientôt le cavalier revint :

—A merveille, mon cher orfèvre ; ces bijoux, que je destine à ma douce fiancée, tu les a très joliment exécutés. Mais, pour que je voie s'ils lui siéront, viens ici, ma belle fille, que je t'essaye la parure de ma bien-aimée ; elle est aussi belle que toi.

C'était un dimanche au matin ; aussi, la gentille fillette s'était parée de son mieux pour aller à l'église.

Tout empourprée d'une pudeur suave, elle se tenait devant le cavalier ; il lui met sur le front le diadème d'or, lui passe au doigt l'anneau, puis, saisissant sa main :

—Douce Hélène, Hélène fidèle, que le badinage ait sa fin ; c'est toi, l'incomparable fiancée, à qui je destinais la couronne d'or et l'anneau.

Parmi l'or, les diamants, les perles, ici ta jeunesse a crû ; c'est un signe des honneurs qui t'attendaient avec moi.

UHLAND.

BELGIQUE

BRUXELLES, janvier 1880.

On a dit à satiété et l'on répète encore que la Belgique n'a pas de littérature. Dans un sens absolu, cette assertion est erronée ; dans un sens relatif, elle a pour elle l'apparence de la réalité. Cela tient à des raisons que j'essayerai de faire ressortir succinctement.

Une des causes les plus graves de cette indigence de la littérature belge provient d'influences déjà lointaines, mais dont l'effet est sensible encore. Ces influences découlent de la contrefaçon littéraire à laquelle les décrets de 1852 sont venus

mettre un terme. Le pays a été, pendant vingt années, inondé de production de tout genre dont la vente à un bon marché excessif rendait presque inutiles les efforts des écrivains nationaux. La suppression de la contrefaçon a eu pour contre-coup immédiat la ruine d'un grand nombre de maisons de librairie. Donc, plus ou peu d'éditeurs. Et ceux qui restèrent sur la brèche ne se souciaient pas d'éditer des œuvres d'auteurs belges, auxquelles était réservé d'avance l'accueil le plus froid—pour ne pas dire davantage—de la part des nations voisines, mais surtout de la France, qui se vengeait par une sorte d'ostentation des dilapidations littéraires dont elle avait été trop longtemps victime.

Le roman occupe peu de place dans la littérature belge ; les ouvrages spéciaux donnent le contingent le plus sérieux. Mais aussi une tendance marquée s'affirme depuis quelques années. Il semblerait que la Belgique, piquée au vif par les assertions plus ou moins exactes ou peu bienveillantes de ceux qui nient l'existence de ses écrivains, veuille réduire ses détracteurs au silence. Historiens, philosophes, juristes, savants, romanciers, poètes, critiques, paraissent disposés à combattre un préjugé menteur et s'inspirent pour le vaincre de ces belles paroles de Philartète Charles :

« L'avenir de chaque peuple est dans sa propre littérature. Elle seule exprime ce que désire, sent ou perçoit une race. Elle en est le verbe. Elle en est la ligne et la voix. Les canons, les parcs d'artillerie et les monnayages d'argent et d'or semblent aux esprits vulgaires constituer toute la puissance des peuples. Cela n'est point vrai. Le cerveau humain, qui contient l'instrument matériel de la pensée, est l'atelier d'où sort toute prospérité ; tout décroît si la pensée s'affaiblit. »

VARIÉTÉS

—Ami Léonard, tu déménages ? —Oui, dit-il. —Où resteras-tu ? —Vis-à-vis de la maison d'en face.

A l'école du régiment : Le sergent instructeur.—Epelez " pomme de terre ! " Pillou.—J'peux pas ! j'ai pas de couteau !

A une première, entre belles petites. —Tiens, Raoul n'est pas avec toi ? —Non, je ne l'ai pas amené, il a un rhume de cerveau, il éternue... à verse !

Au restaurant : —Garçon, enlève-moi ce fromage, je n'en mangerai pas, il ne me dit rien. —Si monsieur veut, j'en apporterai un qui lui dira... des vers.

A Naples. On discute la note de l'aubergiste : Celui-ci, avec la plus grande véhémence : —Mais si vous faisiez la plus petite réduction, vous me voleriez ! Et un aubergiste volé par des étrangers... On aurait jamais vu ça !

REPONDEZ

Avez-vous déjà vu une personne malade sans inaction de l'estomac, du foie ou des reins, ou en avez-vous vu une seule qui se disait en bonne santé, quand l'un ou l'autre de ces organes était obstrué ou inactif ? et avez-vous vu ou entendu parler de quelqu'un de ces cas dont on n'ait pu obtenir la guérison par l'usage des Amers de Houblon ? Faites à votre voisin cette même question.

DEUIL

CONSIGNATION

Nous venons de recevoir par le dernier vapeur, des célèbres manufactures Londrill, Wulf & Co., de Bradford, d'Angleterre, et Béchard, Delny & Cie., de Lyon, France, pour lesquelles nous sommes agents, 38 caisses de leurs superbes tissus de deuil qui sont maintenant installées dans leur département à l'inspection du public. De plus 5 caisses de crêpes de différentes maisons européennes. Ces crêpes ont été choisis sur commande toutes spéciales remises aux agents. Rien n'égale le fini et la couleur inaltérable de ces marchandises.

Une visite est respectueusement sollicitée. DUPUIS FRERES, No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.

En venant au secours des malheureuses victimes des inondations, les peuples de l'Europe nous ont prouvé que pour la charité il n'y a pas de frontières.

Je suis ou ne peut plus heureux de pouvoir leur témoigner ma gratitude

S. M. LE ROI D'ESPAGNE

Alfonso

Je plains sincèrement ces malheureux inondés

Mathieu Lesclapart

S. A. LE RHÉDIVE

Je me fais un plaisir de me réunir à votre désir en vous donnant ma signature, d'autant plus que par là je fais contribution au profit des inondés d'Espagne

Princesse Louise de Danemark

S. A. R. LA PRINCESSE LOUISE DE DANEMARK

Il n'y a pas de grand homme pour soi-même

Alexandre Prince des Pays-Bas

S. A. R. LE PRINCE ALEXANDRE DES PAYS-BAS

Veuillez agréer, Monsieur, en votre qualité de représentant de la presse française, mes compliments appuyés et en même temps l'assurance de ma haute considération pour votre personne

Prince Royal de Danemark

Recevez mes vœux pour le succès de la fête de bienfaisance organisée par la presse Française.

Le Maréchal

S. A. R. LE GÉNÉRAL DUC D'AUMALE

Dimisit Nos columbam ex arce...
per hanc rannem olive m...
lum tribularentur...
2ominus (Ps. 108)
S. S. LE PAPE

Je suis applaudi par trop à tant de bienfaits en faveur des malheureux inondés de Murcie pour ne pas vous rendre raison que vos vœux au profit de la patrie

Reine Isabelle

LL. MM. LE ROI ET LA REINE DES BELGES

Puisse

Chaque homme porte en lui son Prométhée - créateur, rebelle et martyr

Elisabeth

S. A. LA PRINCESSE ÉLISABETH DE ROUMANIE

Te felicitamus francus de ea bonae oeuvre

Alfonso

S. M. LE ROI DE PORTUGAL

Toutes mes sympathies sont acquiescées à votre bonne action

Reine D'Algerie Du

S. M. LA REINE DE PORTUGAL

Des nobiscum!

Alexander

S. A. LE PRINCE DE BULGARIE

Aime que ma grande ayeule Isabelle, à l'instar de son grand-père, pour conquérir les Indes, etc. etc. etc. je donnerais ma vie, pour assurer le bonheur à une chère Espagne, et prouver à la France, ma seconde patrie, la reconnaissance de mon cœur, pour tout ce qu'elle fait, pour secourir les malheureux, qui vivent toujours, mes sujets

S. M. LA REINE ISABELLE

Isabelle de Bavière

Vicit vim ventus

Guand

S. A. LE PRINCE DE ROUMANIE

Mais nous associons de grand cœur à l'œuvre de charité que vous avez entreprise et nous lui souhaitons le meilleur succès

Philippe Comte de Flandre

Marc Comtesse de Flandre

LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

Quoique nous ayons, ma femme et moi, peu de goût à voir nos noms honorés à la publicité, nous ne pouvons, en présence de la grande œuvre de bienfaisance entreprise pour la presse française en faveur des infortunées victimes de l'inondation en Espagne, que vous prier de faire de ces lignes, l'usage que vous jugerez le plus utile à la généreuse pensée qui a tant de titres à toutes nos sympathies.

Justavil Orléans (Comte d'Eu)
Isabelle Princesse Impériale de Brésil
Comtesse d'Eu

LL. AA. RR. & IL. LE COMTE ET LA COMTESSE D'EU

SUR LE TOMBEAU DE CRÉMAZIE

PRIÈRE

Oh ! laisse-moi, Seigneur, d'une voix suppli- Elever jusqu'à toi ma prière fervente [ante Pour l'un de nos amis ; Implorer pour son âme à toi-même si chère, La paix que vainement nous cherchons sur la Et le repos promis. [terre

Les pleurs que nous versons dans le moment su- [prême Où ta main nous ravit un ami que l'on aime, Ne les cueilles-tu pas ? N'aident-ils pas encor par ta bonté sublime Le mourant à franchir les degrés de l'abîme De la vie au trépas ?

Et n'est-ce pas, Seigneur, que le cri de nos larmes Se fait entendre au ciel rempli de divins charmes Pour ceux qui ne sont plus ? Que les anges joyeux te portent sur leurs ailes Nos souhaits, nos soupîrse, nos prières mortelles, Nos vœux pour tes élus ?

II

Je viens verser, Seigneur, en tes mains l'humble [obole Des prières qu'on donne à l'âme qui s'envole En ton éternité : Veux-tu, élément Jésus, pardonner à mon frère Les fautes qu'il a pu commettre sur la terre Contre ta Majesté ?

Tu sais bien qu'entraîné par le torrent qui roule, Il a, comme chacun, suivi l'immense foule Qui marche sans songer ; Mais tu sais bien aussi qu'une âme de poète, Souffle émané du ciel, du ciel digne interprète, Ne voudrait t'offenser !

Oh ! pardonne, mon Dieu ! naguère son génie Implorait ta bonté, ta clémence infinie, Pour l'hôte du tombeau, Et sa lyre sublime enlève encore des flammes De nos chers trépassés les soupîrantes âmes Et te les rend, Très-Haut.

J.-A. CHAGNON. Marie-Ville, février 1880.

FOLLE ?...

I

Sur les bords de la Marne, près de Nogent, on voyait autrefois une modeste maison occupée par trois femmes, deux jeunes, une vieille, et un gros chien de garde qui valait à lui seul une brigade de gendarmerie.

Le jardin, assez étroit, très-long, venait baigner ses saules dans la Marne. Beaucoup de fleurs rendaient attrayant le parterre primitif arrondi devant le perron. On n'y sentait point le passage d'un jardinier, mais on y devinait des mains féminines.

C'est que le soin de leurs chères fleurs était, en effet, la meilleure distraction, le plus grand intérêt de la vie cloîtrée de mesdemoiselles Ursule et Léonide Poncelet.

Quant à la vieille Jeannette, qui les servait avec un dévouement disparu du cœur de ses pareilles, elle opinait que les rosiers, les jacinthes et les héliotropes ne servaient pas à grand'chose et tenaient trop de place ; mais qu'il fallait bien que ses navets, ses radis et ses poireaux en fissent la concession au goût de ses jeunes maîtresses.

Cette habitation, relativement solitaire, ne semblait pas bien choisie pour de charmantes filles de vingt cinq et de vingt-deux ans. Elles se le disaient elles-mêmes bien mieux que les No entais oisifs, qui échangeaient cette observation très logique en apercevant leurs ombres entre les oseraies.

Seulement, le moyen d'échapper à cette solitude leur faisait absolument défaut. La maison, mise en vente à la mort de leur père, n'avait pas trouvé d'acquéreur, et, comme elle composait le plus clair de leur très modeste patrimoine, force leur était d'en tirer le meilleur parti possible en l'habitant elles-mêmes.

M. Poncelet avait été de son vivant trop épris de science pour songer à faire fortune. Professeur adjoint au Conservatoire des arts et métiers, son enseignement plus utile que brillant était un des plus appréciés. Toute une génération de jeunes industriels dut à cet homme honnête, qui ignorait l'argent, les merveilleux procédés pour en gagner beaucoup.

Sa femme était morte jeune, ses filles s'élevaient dans une petite pension de la banlieue parisienne, et ce fut encore dans cette même banlieue, si chers aux travailleurs de la pensée, que le vieux savant se bâtit une humble retraite pour y mourir en paix.

Les deux sœurs, demeurées orphelines avec onze cents livres de rentes, prirent courageusement le parti de l'ombre et de la solitude qui leur était imposé, d'ailleurs, par d'autres nécessités non moins impérieuses.

L'une d'elles, l'aînée, était atteinte d'une des plus cruelles infirmités qui puissent opprimer notre pauvre nature : Ursule Poncelet était aveugle de naissance.

C'était pitié que de voir cette grande jeune fille, aux traits doux et corrects, s'avancer avec une lenteur douloureuse qui communiquait à sa démarche naturellement élégante, un cachet d'hésitation pénible.

Une main légèrement étendue pour éviter les chocs, les pieds prudents et l'oreille attentive, les cheveux châtains relevés sans coquetterie sur un grand front immobile, n'ayant point quitté le deuil paternel autant par goût personnel que par regrets prolongés, Ursule soulevait sur son passage, quand elle allait le dimanche aux offices de Nogent, ce mot qui venait à toutes les lèvres compatissantes : — Pauvre jeune fille !

En voyant, au contraire, Léonide Poncelet guidant sa sœur avec une affection qui n'était pas exempte d'un peu de recherche, une admiration involontaire faisait murmurer aux plus froids comme aux plus enthousiastes : — Oh !... la belle enfant !

Sa beauté blonde, frêle et distinguée, avait des transparences nacrées, des délicatesses de formes, des envollements de boucles folles, d'une grâce sans pareille.

Tout cela un peu grêle encore, plein de promesses, et séduisant à l'œil comme une fine pierre dont la monture absente est appelée à faire valoir tout le prix.

Son rôle d'Antigone lui créait une petite popularité dans le pays ; elle s'y complaisait volontiers ; mais cette sympathie platonique ne constituait pas de bien vives espérances pour son avenir.

Était-elle destinée à guider toute sa vie sa sœur aveugle ? à végéter dans l'oubli, dans les privations, dans la lente momification qui atteint irrémédiablement les pauvres filles ?

Léonide avait des frissons de révolte à cette froide perspective. Rien n'en paraissait au dehors. Elle portait avec dignité la croix de l'isolement, de la médiocrité, qu'Ursule, plus chrétienne, plus désintéressée, portait avec une sérénité touchante.

Pour Ursule, en effet, l'avenir se bornait à une existence sans passions, sans chaleur, sans rêves, monotone et douce. Pourvu que la tendresse de sa sœur ne lui manquât jamais, il semblait à l'aimable fille que la moitié du toit paternel, la moitié des maigres rentes suffisait amplement à des besoins négatifs.

Comme tendresse même, elle était peu exigeante. La vie commune, qui rapprochait ces deux jeunes existences, n'avait pas créé entre elles l'intimité absolue.

L'une ne confiait ses plaintes résignées qu'à Celui qui voit toutes choses, les cœurs comme les faits. L'autre ne daignait pas faire part à la pauvre infirme de tout ce qu'elle ambitionnait dans la vie. A quoi bon ?... n'en pouvant tirer ni conseils, puisqu'Ursule ignorait l'ambition, ni secours, puisque l'aveugle était réduite à en recevoir.

Il était donc un point sur lequel les orphelines ne cherchaient ni à s'entendre, ni à s'éclairer : l'avenir ; l'avenir si dissimilable dans leurs projets, que l'aînée n'entrevoit rien à souhaiter, et que la cadette désirait tout.

Le professeur n'avait plus de famille. Ses occupations absorbantes, doublées de ses recherches scientifiques, ne lui avaient guère laissé le temps de se créer des amis. Notez en outre qu'il ne s'en était point soucié, trouvant dans l'étude tout ce que d'autres cherchent ailleurs.

Les relations sociales qu'il dédaignait, sans en comprendre la nécessité pour les siens sinon pour lui-même, lui rendirent indifférence pour indifférence.

Ses filles le virent bien lorsque, lui mort, elles ne trouvèrent plus autour d'elles que de rares visages d'inconnus.

Ursule, qui reconnaissait à la voix ses interlocuteurs, prit mieux son parti de n'avoir à peu près plus que Jeannette à entendre.

Léonide en souffrait profondément. Nature ardente au plaisir, après la possession, éprise de luxe et de richesse, elle avait l'intuition de toutes les joies de ce monde sans en connaître une seule. Elle rêvait des succès de salons, des réceptions brillantes, des entretiens étincelants, de la haute vie mondaine en un mot, en promenant son oisiveté attristée entre une aveugle, une vieille servante, un chien de garde et des fleurs.

De loin en loin, une visite égayait la solitude des orphelines, une lettre en troublait la monotonie.

La visite était celle d'une vieille dame du voisinage, un peu originale, spirituelle et bonne, qui s'était fixée aux bords de la Marne—dont elle possédait la plus belle habitation—en mémoire de son mari qui s'y était accidentellement noyé.

C'était pendant une crue violente. Le corps avait été entraîné par le courant si fort et si loin en une nuit qu'on ne put le retrouver. Arthémise d'un genre spécial, madame de Semongain, ne pouvant élever une tombe au défunt passionnément pleuré, honorait du moins par sa présence, par son deuil persistant, le lieu fatal de cette mort.

La lettre était celle du parrain de Léonide, M. Léon Piélard, marchand de grains, retiré du commerce depuis de longues années, et qui vivait quelque part, du côté de Péronne, dans une sorte de masure décrépite qu'il appelait "son domaine" à la façon d'un ours insouciant.

Sa résidence, son entourage, sa tenue, ses propos, étaient ceux d'un homme à peine dans l'aisance, ou d'un Harpagon de la plus belle

eau. C'était un problème que ses contemporains ne prenaient plus la peine d'étudier, n'ayant rien à y gagner, d'ailleurs.

Comme le tarif postal était onéreux à cette époque, M. Léon Piélard écrivait rarement. Il avait, dans sa jeunesse, été lié d'amitié sincère avec le professeur Poncelet. Ces deux hommes n'avaient rien de commun, éducation, manières, positions. Si la loi des contrastes fut celle qui les réunît, celle de l'habitude maintint leurs relations toujours affectueuses malgré l'âge et les distances.

M. Poncelet mort, M. Piélard prit quelque intérêt aux orphelines, s'informant de leurs premiers besoins, leur offrant un asile, qu'elles n'eurent pas un instant la tentation d'accepter.

Certainement, si Péronne eût été plus près de Nogent, il eût fait davantage ; mais, c'était loin, les voyages coûtent cher et ces diables de ports de lettres eux-mêmes étaient ruineux !...

Si bien que deux ou trois missives annuelles pleines de protestations évasives de dévouement du côté du parrain, et tout autant de réponses banales de la filleule, constituèrent bientôt toutes les relations subsistantes entre M. Piélard et Léonide.

Celle-ci ne voyait aucun intérêt à se le rendre plus favorable. Sa succession, si méliore qu'elle fût, ne pouvait même servir d'appât à des empressements qu'il lui répugnait de feindre, le bonhomme ayant un neveu qu'il paraissait chérir exclusivement, bien qu'il ne se dépensât guère plus pour lui que pour tout autre.

Et puis, Léonide se souvenait que son père, ayant, trois ans plus tôt, fait le voyage de Péronne pour offrir à son vieil ami le portrait de sa filleule, qu'il avait paru désirer, en était revenu visiblement peiné de l'état de rétrécissement, de mesquinerie, de privations, dans lequel il l'avait trouvée.

En fille avisée, Léonide concluait que si le hasard mettait sur sa route quelque conquête à tenter, ce n'était certainement pas celle-là. Mieux valait mille fois conserver pour une occasion meilleure, plus dorée surtout, les talents de séduction charmante, de finesse spirituelle, de puissance sur elle-même, dont elle sentait, d'instinct, que la nature l'avait douée.

Quant à voir naître quelque jour cette occasion tant souhaitée, la jeune fille n'en doutait pas un instant. Elle opinait seulement que cela tardait trop ; que le lieu était peu propice aux rencontres romanesques ; que son père avait été bien mal inspiré de la condamner à la solitude, lorsque la vocation lui faisait complètement défaut ; et qu'enfin, sa beauté blonde étant de celles dont le maximum d'éclat dure à peine quelques années, il était grand temps d'en essayer la puissance.

II

Un jour de printemps, où la rivière, toute babilante et reluisante, coulait de l'air placide et riant qui lui fait tant d'amis, les deux sœurs avaient transporté leurs plants et leurs corbeilles à ouvrages à l'extrémité du jardin d'où la vue embrassait le cours de la Marne à une distance assez étendue.

C'était le coin préféré de Léonide, moins toutefois pour l'horizon qui s'y révélait, que pour la chance qu'il pouvait offrir de voir passer un être vivant.

Les promeneurs de cette époque n'avaient pas comme aujourd'hui les chemins de fer, les tramways, les omnibus, qui les jettent aux rives de la Marne, chaque quart d'heure, par fournées. On y venait après réflexions, dans un véhicule incommode, chèrement payé, lent et dur. Il fallait aimer beaucoup la nature pour braver fréquemment des incon vénients de plusieurs genres, tels que l'absence de restaurants dans la partie basse du littoral, la difficulté du retour et la distance de Paris.

D'où il résultait que, si les promeneurs se renouvellent volontiers, il était vraiment rare de reconnaître parait eux, au bout d'une saison, un visage souvent entrevu.

"Des étrangers, des passants, toujours des passants !" soupîrait parfois Léonide avec dépit.

Car, pas un seul de ces amateurs d'eau courante et de verdure ne s'était encore avisé de revenir pour un objet qu'elle estimait fort supérieur à tout le reste : sa jolie personne.

Ursule était de fort belle humeur sous les caresses de ce premier soleil printanier, et sa voix très juste, que personne n'avait pris la peine de cultiver, célébrait cette fête extérieure et intérieure par un joyeux chant que sa sœur n'écou tait pas.

Ses mains ne restaient pas inactives. Avec une prodigieuse persévérance, que son adresse native servait à souhait, elle était arrivée, à peu près toute seule, à condirer des ouvrages de tricôt qu'une clairvoyante ouvrière n'eût pas reniés.

C'était sous son occupation favorite dans sa nuit sans rêve, et son orgueil, quand les exclamations complaisantes de sa sœur, jointes aux cris d'admiration de Jeannette, lui prouvaient que son habileté, toute d'instinct et de patience, n'avait pas fait fausse route.

Léonide, assise en vue de la route, brodait avec mélancolie. Ah ! si la blanche mousseline qu'elle fleurissait de guirlandes festonnées, avait pu dire combien de soupîrse contenus elle avait surpris dans ces longues heures de travail manuel !...

Cette route, que l'œil investigateur de la jeune fille parcourait tristement, presque aussi souvent que l'aiguille piquait un point dans l'étoffe, n'était rien autre qu'une étroite bande cailloutée longeant à la fois la rivière et le jardin.

Trois familles de Nogent avaient passé, avec un cliquetis de langues médisantes et des glapissements d'enfants en liberté.

On avait échangé un salut avec les jeunes filles, et chuchoté charitablement entre soi :

— Ces pauvres petites !... seront-elles assez difficiles à marier !...

Puis, vint une noce du faubourg Saint-Antoine, affriandé par l'éclatant soleil, aux rayons duquel resplendissait, comme un tissu de prix, la robe de percale de la mariée.

Une tapissière les avait déposés tous, nouveaux époux, grands parents, témoins, invités, petits frères, sur la berge de la Marne, qu'ils parcouraient en la faisant retentir des éclats de leur gaieté communicative.

Léonide daigna leur accorder un regard tout chargé de vagues préoccupations, peut-être de secrète envie. Ces braves gens qui n'avaient que leurs bras pour toute fortune, leur travail pour tout avenir, étaient plus heureux, plus libres, que la fille d'un professeur réduite à attendre dans l'immobilité des convenances sociales un époux qui ne se présentait pas.

Un épouxer !... Ce mot, pour elle, représentait moins la tendresse partagée, la famille fondée, les joies du foyer domestique, que l'indépendance conquise et la fortune espérée.

Un peu après que les bruits de la noce faubourienne se furent éteints dans l'éloignement, on entendit sur le chemin une sorte de chant d'oiseau, de gazouillement dans les branches, quelque chose de mélodieux comme un roucoulement de fauvette et de capricieux comme un babillage d'enfant gâté.

Puis, une voix grave semblait sermonner la fauvette, et le rire clair de l'enfant gâté éclatait comme une fusée.

Ursule charmée prêta l'oreille. Léonide aiguisa son regard le plus subtil.

Ce qu'elle entrevit formait vraiment un saisissant contraste.

Une petite fille adorablement jolie, brune, avec des yeux immenses, un teint d'espagnole et une grâce toute parisienne, sautillait dans le chemin à la façon d'un oiseau dont on a rogné les ailes.

Derrière elle, marchait un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux d'un blond si pâle, qu'il semblait un vieillard. Sa physionomie triste, ses lèvres saillantes, ses yeux sans lumière ne démentaient pas cette première impression.

Il suivait tous les mouvements de l'enfant avec une sollicitude touchante, lui recommandant de se modérer, de ne point s'agiter si fort, d'éviter de prendre chaud.

"Oui, papa !" répondait invariablement la fillette, qu'il n'en continuait pas moins ses exercices de voltige du haut en bas du talus.

Elle pouvait avoir cinq ou six ans, une vivacité prodigieuse, que la maigreur de son petit corps élancé rendait encore plus accentuée. Ses yeux d'une mobilité remarquable, presque inquiétante, se portaient si rapidement d'un point à un autre, qu'ils semblaient doués d'ubiquité.

Elle aperçut en même temps une belle fleur rustique qui la tenta, une bande de cygnes qui descendait la rivière, et les deux sœurs assises sous l'oseraie qui formait l'unique barrière de leur jardin.

Prompte comme la pensée, la fillette courut cueillir la fleur, envoya un sourire aux orphelines et revint aux cygnes qui semblaient la captiver plus que tout le reste.

Ils avançaient majestueusement, regagnant le pare de madame de Semongain, dont un petit canal venait chercher les eaux de la Marne, pour les amener jusque dans un vaste bassin, sous les fenêtres de son salon.

Ces beaux animaux, familiarisés avec leur entourage seulement, étaient un objet de vanité pour leur propriétaire. Ils possédaient un plumage exceptionnel qui dédaignait au plus ignorant la pureté de leur race.

"Oh ! papa !... comme ils gonflent leurs ailes !... comme ils sont jolis !..." criait l'enfant en battant des mains en face d'eux. On dirait des bateaux de pêche, comme à Dieppe.

Ces façons bruyantes, peu habituelles aux hôtes ordinaires d'une maison de deuil comme celle de madame Semongain, parurent surprendre d'abord les blancs palmipèdes, et bientôt les irriter.

"Voyons, calme-toi, Marie, dit le père à la fillette, qui ne tint compte en rien de l'observation.

Ils étaient d'ailleurs plus aptes à comprendre les douceurs d'un biscuit émietté sur les bords, ou même d'un fragment de pain lancé de la rive par un flâneur, qu'à supporter les agaceries d'une enfant nerveuse, laquelle, n'ayant aucune friandise à leur offrir, s'avi-a de leur jeter des brins d'herbes, puis de petites mottes de terre, puis des cailloux, non pour leur faire le moindre mal, certes, mais pour jouir de leur surprise, de leur éffarement, de leur indignation.

Les beaux cygnes orgueilleux passèrent, en effet, très visiblement, par cette succession rapide de sensations diverses, dédaignant d'abord de fuir la pluie d'innocents projectiles, redressant ensuite leurs têtes fières d'un air de courroux, marchant enfin vers l'assaillante pour mettre, par cette attitude, un terme à ce jeu déplaçant.

Cette manifestation hostile fut accueillie par un éclat de rire plus long, plus retentissant que tous les autres. La petite fille s'amusait énormément et n'était pas du tout peureuse.

— Marie !... laisse ces animaux !... retire-toi !... s'écria le père effrayé du cri rauque qu'ils faisaient entendre.

Marie haussa gentiment ses épaules mignones, fit un porte voix de ses mains roulées, se pencha vers le bord qu'elle touchait presque, et jeta,

dans la direction de ses jouets vivants, un cri semblable au leur, mais plus strident, plus prolongé, plus irritant.

Les cygnes ont leurs nerfs aussi peut-être. Peut-être aussi sont-ils de caractère peu endurant. Le plus fort, le plus beau de la bande, éleva brusquement ses larges ailes, en battit l'air deux fois, plein de menaces, et bondit par un seul élan qui le jeta sur la rive.

Elle recula, épouvantée. Il déploya son cou souple, l'allongea comme un serpent, saisissant dans son bec robuste le bas de la petite robe flottante, il entraîna l'enfant dans l'eau.

Le père, qui était en arrière de quelques pas, poussa une exclamation de terreur, et, pétrifié par le danger, perdit subitement la présence d'esprit de la combattre.

— Marie !... Marie !... bégaya-t-il en trébuchant, les mains étendues.

— N'ayez pas peur, me voici ! prononça près de lui une voix inconnue.

Une ombre s'élança à sa gauche, passa devant ses yeux troublés, glissa sur le bord, entrant bravement dans l'eau courante.

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(La suite au prochain numéro.)

LA PETITE SŒUR

SOUVENIR

D'UN VOYAGE EN DILIGENCE

Vous rappelez-vous ces énormes et pesantes diligences presque inconnues de nos jours qui entraînées par six ou sept vigoureux chevaux, traversaient comme des ouragans nos petites villes de province, avant l'établissement des chemins de fer ? Au bruit de la trompette des conducteurs et des claquements du fouet des postillons, toute la rue, que dis-je ? toute la ville se réveillait, comme en sursaut, et tremblait sous leur passage. Les habitants, surpris dans les rues étroites, se jetaient avec effroi dans les boutiques ; les enfants, du plus loin qu'ils les apercevaient, quittaient leur jeu et rentraient effarés chez leurs mères ; la crainte de Dieu et de ces grosses voitures étaient presque au même rang dans les recommandations maternelles. Partout le vide se faisait devant ces monstres. Les chiens seuls, surexcités par le tapage et bravant les sabots des chevaux, les escortaient en en hurlant.

Je traversais un jour, dans une des diligences des messageries Lafitte, la petite ville de *** ; j'allais de Paris à Strasbourg, et c'était alors un voyage de deux jours et trois nuits. J'étais sur l'impériale d'une de ces vastes machines, à côté d'un de ces colosses alertes et puissants, de bonne et rude humeur, race disparue, qui avait alors sur toutes nos routes le monopole des fonctions de conducteur. Nous venions d'entrer à grand bruit dans une rue fort étroite, d'une descente extrêmement raide et tournante. Je jaisais avec le conducteur, dont la conversation pittoresque m'amusa ; tout à coup je le vis pâlir.

— Jean, s'écria-t-il en s'adressant au postillon, mon frein est cassé, tout dépend de toi, pousse tes chevaux, sinon la voiture va les talonner ; ces brigands-là prendront le mors aux dents, nous ferons des malheurs et nous nous briserons contre les murs.

Le postillon était un gaillard solide. Il ne perdit pas la tête, il rassembla ses guides, et, fouettant ses robustes chevaux, les lança à fond de train. Les habitants de la rue, en voyant cette avalanche arriver avec une vitesse innaccoutumée, étaient tous rentrés précipitamment. Ils croyaient le postillon ivre ou fou et, du seuil de leurs magasins, l'apostrophaient en levant les bras au ciel. La rue était longue, la vitesse croissait toujours, les voyageurs étaient terrifiés, tous se rendaient compte du danger. Le conducteur avait enjambé la banquette et s'était placé sur le siège à côté de son postillon. Tout à coup un cri d'épouvante partit du coupé de la voiture : "L'enfant ! prenez garde à l'enfant !" et le conducteur, averti par ce cri, menait d'un geste rapide au postillon, à trente pas en avant, une petite fille de sept ou huit ans, humblement, mais très proprement mise, qui remontait la rue dans laquelle nous nous précipitions.

L'enfant portait dans ses bras un gros bébé d'un an environ, son petit frère sans doute. La pauvre petite avait conscience du danger ; reculer était impossible, la voiture l'eût gagnée de vitesse, et ses grands yeux, démesurément ouverts, cherchaient en vain une retraite d'où elle pût avec moins de peur laisser passer la diligence.

Malheureusement, au lieu de maisons, à cet endroit de la rue, il n'y avait, de chaque côté, que de hautes murailles qui entouraient des jaglins. Une borne, une insuffisante petite borne, trop serrée contre le mur, était à notre droite le seul point près duquel il y eût quelque chance de salut pour une petite personne comme elle. Mais il fallait traverser la rue, et déjà il était tard... N'importe ! la courageuse enfant avait aperçu la borne et compris que tout son espoir était là. D'un élan rapide elle gagna le coin de cette borne, et, s'appuyant le dos contre le mur et se faisant mince autant qu'elle le pouvait, elle se blottit dans l'angle formé par la borne et la muraille, faisant face à la diligence et tenant dans ses bras son petit fardeau vivant, bien lourd pour elle.

Tout cela est long à dire, et cependant cela fut l'affaire d'un instant. La lourde diligence, entraînée par sa pesanteur même, descendait avec une violence vertigineuse. La petite fille serrait contre son cœur son petit frère qui se débattait dans ses bras. Je vois encore les yeux de la pauvre enfant brillants d'alarmes et de tendresse maternelles, oui, maternelles : ce n'était pas seulement une sœur, cette chère petite, c'était une jeune mère pleine d'émotion, mais pleine de vaillance aussi, qui n'a qu'une idée, sauver son enfant, fût-ce au prix de sa vie.

La borne était d'une si médiocre épaisseur qu'elle n'eût pu ni soutenir le choc de la diligence au cas où celle-ci l'eût accrochée, ni par conséquent garantir les deux enfants. Le petit frère était gros et rond ; son épaisseur ajoutée à celle de sa sœur débordait sur l'abri que pouvait fournir la borne. Le conducteur et le postillon étaient blêmes d'épouvante. Quant à moi, je ne respirais plus.

Porter un secours quelconque à l'enfant était absolument impossible. Entre le mur et la diligence qui oscillait sous la surcharge des bagages des voyageurs, il n'y avait pas place pour descendre. Il était évident qu'un faux élan, un élan mal comprimé des chevaux emportés pouvait, malgré la volonté et l'énergie du postillon, écraser, tant l'espace était strictement étroit, les deux pauvres enfants contre la haute muraille.

A ce moment suprême, la petite sœur, la petite mère, eut une inspiration véritablement sublime. C'en était fait, la voiture était à six pas d'elle. Elle venait de comprendre qu'en s'appuyant elle-même contre le mur, c'était son petit frère qui faisait saillie sur la borne et que le danger était surtout pour lui. D'un geste soudain elle se retourna, maintenant son cher petit fardeau dans l'angle de la borne et son petit corps à elle demeurant seul exposé et le couvrant. Ce qu'il y eut d'amour ingénu, d'angélique dévotion, de grandeur naïve, dans le mouvement de la petite fille prenant ainsi tout le péril pour elle, non, je ne puis l'exprimer. La joie généreuse qui éclaira son regard quand elle eut trouvé cette triomphante idée qui mettait son petit frère à l'abri aux dépens de sa propre vie, nul ne saurait la dire ni la peindre. Tout en pressant son petit frère contre le mur, sa petite tête intrépide s'était retournée comme pour faire face au danger et le défier. Son âme héroïque ne craignait plus rien, du moment qu'elle pouvait croire son cher fardeau en dehors de ses atteintes.

L'avalanche passa. La dernière roue de la diligence avait seule effleuré la petite maman et emporté le châle qui lui couvrait les épaules, mais le petit frère était sauvé, elle aussi.

Je vis tout cela la tête penchée hors du cabriolet. J'aurais voulu pouvoir descendre tout de suite, serrer dans mes bras cette admirable petite fille, mais le relais ne se faisait qu'au bout de la rue. Nous

arrivâmes par miracle sans encombre à l'auberge où nous devions changer de chevaux.

"Saprelotte ! j'en ai le sang tout retourné, me disait le conducteur, rouge comme une pivoine, en m'aidant à descendre de l'impériale. Si j'avais écrasé cette enfant, je me serais retiré de l'état. Avez-vous vu, monsieur, elle n'a pensé qu'à son petit frère. Ah ! Jean, je vas te payer une fière tournée pour nous avoir fait éviter ce malheur, ajouta-t-il en s'adressant à son postillon."

Les voyageurs descendaient de la voiture. "La petite fille, avez-vous remarqué la petite fille ? se demandaient-ils les uns aux autres. Quelle présence d'esprit ! que de courage !"

La dame du coupé, qui avait jeté le grand cri par lequel avait été attirée l'attention du conducteur, ne dit qu'un mot : "On voudrait être la mère d'un tel enfant !" Sans rien ajouter, elle remonta la rue dans l'intention évidente de retrouver la petite fille dont la conduite nous avait tant émus. Plusieurs voyageurs, dans la même pensée, firent comme elle. Nous avions le temps.

"Je crois, dit le conducteur, que c'est la petite fille du boulanger, là-haut, à droite. Ça n'est pas loin."

Nous n'avions pas fait cent pas qu'un détour nous aperçut la petite fille. Elle était encore derrière sa borne, mais cette fois elle ne se tenait plus debout, elle était assise ou plutôt affaissée et comme ramassée sur elle-même. Son frère était sur ses genoux, enfoncé dans les plis de son tablier. Blanche comme une cire, elle s'efforçait de sourire à l'enfant, qui criait comme un enragé, et de le calmer, mais elle était à bout de forces. La dame du coupé prit le petit frère dans ses bras ; je pris, moi, la petite fille dans les miens ; j'eus, pendant les battements de son cœur, palpitant à éclater dans sa frêle poitrine. Elle se laissa faire, me remerciant du regard, ainsi que la dame, car elle n'aurait pu parler. Nous arrivâmes chez sa mère. La dame lui raconta ce qui venait de se passer. La brave femme se mit à fondre en larmes.

"Ah ! ma dame, il n'y a pas de meilleure petite fille que ma Marie, dit-elle : elle fait la moitié du ménage, toutes les commissions, et déjà elle est devenue la mère de son petit frère plus que moi. J'ai perdu mon mari il y a un an, ajouta-t-elle. Sans son frère aîné qui a quinze ans et qui vaut un homme de vingt ans pour faire avec moi la besogne du four et de la boutique, et sans elle, qu'est-ce que je serais devenue !"

La dame du coupé était une âme exquise. Je sentis qu'elle désirait rester seule avec la mère de la petite Marie, et, déposant mon cher petit fardeau sur une chaise, je m'éloignai, entraînant avec moi les autres voyageurs.

Cinq minutes après, la dame du coupé avait repris silencieusement sa place dans la voiture. Notre voyage s'acheva sans autre incident. Je restai deux mois à Strasbourg. Au retour, je m'arrêtai dans la petite ville de *** exprès pour aller voir la boulangère. Elle me reconnut.

"Ah ! que je suis contente ! s'écria-t-elle. Je ne vous avais pas assez remercié, cela me manquait... Mais quelque chose me disait que je reverrais quelqu'un de ce jour-là. Je veux savoir le nom de la dame qui a été si bonne, si bonne pour mes enfants et pour moi, et le vôtre aussi, monsieur. C'est elle et vous, bien sûr, qui..."

Et elle s'arrêta en fixant sur moi ses yeux pleins de larmes et de questions.

Hélas ! je n'avais rien fait que me souvenir. Je le lui dis.

"Alors, c'est donc la jolie dame toute seule ! s'écria-t-elle. Mais il n'est pas possible que je ne la revoie pas et que je ne finisse pas par savoir le nom de notre bienfaitrice."

La brave femme m'apprit alors que, huit jours après l'incident de la diligence, le maire de la ville était venu, de la part d'une personne inconnue, lui apporter deux mille francs ; "et ces deux mille francs, dit-elle, c'était pour nous le salut."

Nous redevions justement cette somme à notre prédécesseur. La dame l'avait appris par le maire, sans doute, et, sans doute aussi, avait su que, faute d'être payé, l'ancien patron voulait reprendre sa maison. Grâce à ce secours, nous sommes chez nous, et, avec mes bons enfants, avec l'exemple et le souvenir de leur père, et la bonne réputation qu'il avait faite à la maison, je puis espérer de suffire à la tâche."

Il y a trente ans que cela s'est passé. Je ne sais plus qu'une chose qui soit relative à la ville de ***. Je m'y suis arrêté une fois encore, tout récemment, hélas ! en revenant de Strasbourg — de Strasbourg déjà au pouvoir des Allemands ! — La boulangerie existait toujours. J'y trouvai un homme de quarante-cinq ans environ ; c'était le maître de la maison, le frère de quinze ans qui déjà remplaçait son père trente ans auparavant. Sa mère était morte, il s'était marié, il avait deux enfants et allait se retirer avec une modeste aisance pour laisser la boulangerie à son jeune frère, le gros enfant qu'avait failli écraser la diligence. Ce gros enfant était devenu, comme son frère aîné, un solide et très grand garçon, chaud en couleur, respirant la force et la santé. Il allait se marier, lui aussi, faire une petite fortune à son tour en quinze ou vingt ans, et ensuite laisser la maison au fils aîné de son frère.

— Il faut qu'elle nous nourrisse tous, la maison de mon père, me dit l'aîné ; chacun de nous y fera son affaire après l'autre. D'ailleurs, elle n'est pas à nous, elle est à la petite maman qui en a jugé ainsi, et ce que la petite maman dit, c'est ce qui doit être fait.

— La petite maman ? lui dis-je, mais n'avez-vous pas perdu votre mère depuis longtemps déjà ?

— Hélas ! oui, me répondit-il, mais le bon Dieu nous avait laissé une seconde mère dans notre sœur Marie ; Joseph l'a toujours appelée maman, et il a bien fait. Nous avons fini par faire comme lui. La vérité est que Marie a été notre mère à tous, elle a élevé Joseph, et, bien qu'elle fût de sept ans plus jeune que moi, elle a achevé mon instruction que j'avais laissée à la mort du père pour le pétrin ; elle m'a appris à mieux lire, à écrire, à compter, puis plus tard elle m'a montré à une bonne femme qui, sur sa recommandation, n'a pas eu trop peur de moi ; elle élève aujourd'hui nos petits enfants, ses neveux, qui l'appellent tous grand-maman ; elle élèvera ceux de Joseph et peut-être les enfants de ses enfants. Notre Marie est venue au monde, continua-t-il, en passant le revers de sa main sur ses yeux, pour être la mère de toute sa famille. C'est un fameux chef de file, allez, elle ne fait pas de bruit, mais la besogne fond sous ses doigts. Et quel ordre ! Par exemple elle n'a jamais pensé à elle, elle s'est toujours oubliée pour nous, quoiqu'elle fût si gentille que tout le monde voulait l'épouser. "J'ai une famille, répondait-elle, je ne puis pas en chercher une seconde."

Là-dessus, une femme encore jeune, au doux et bon regard, entra. C'était Marie ; elle devait avoir de trente-sept à trente-huit ans, elle était d'apparence faible et délicate, mais vraiment charmante et d'une distinction naturelle qui commandait la sympathie et le respect. Quand elle ouvrit la porte de l'arrière-boutique, ses énormes frères allèrent tous les deux l'embrasser en lui disant : "Bonjour, maman." Elle a ait une petite fille de deux ans sur le bras.

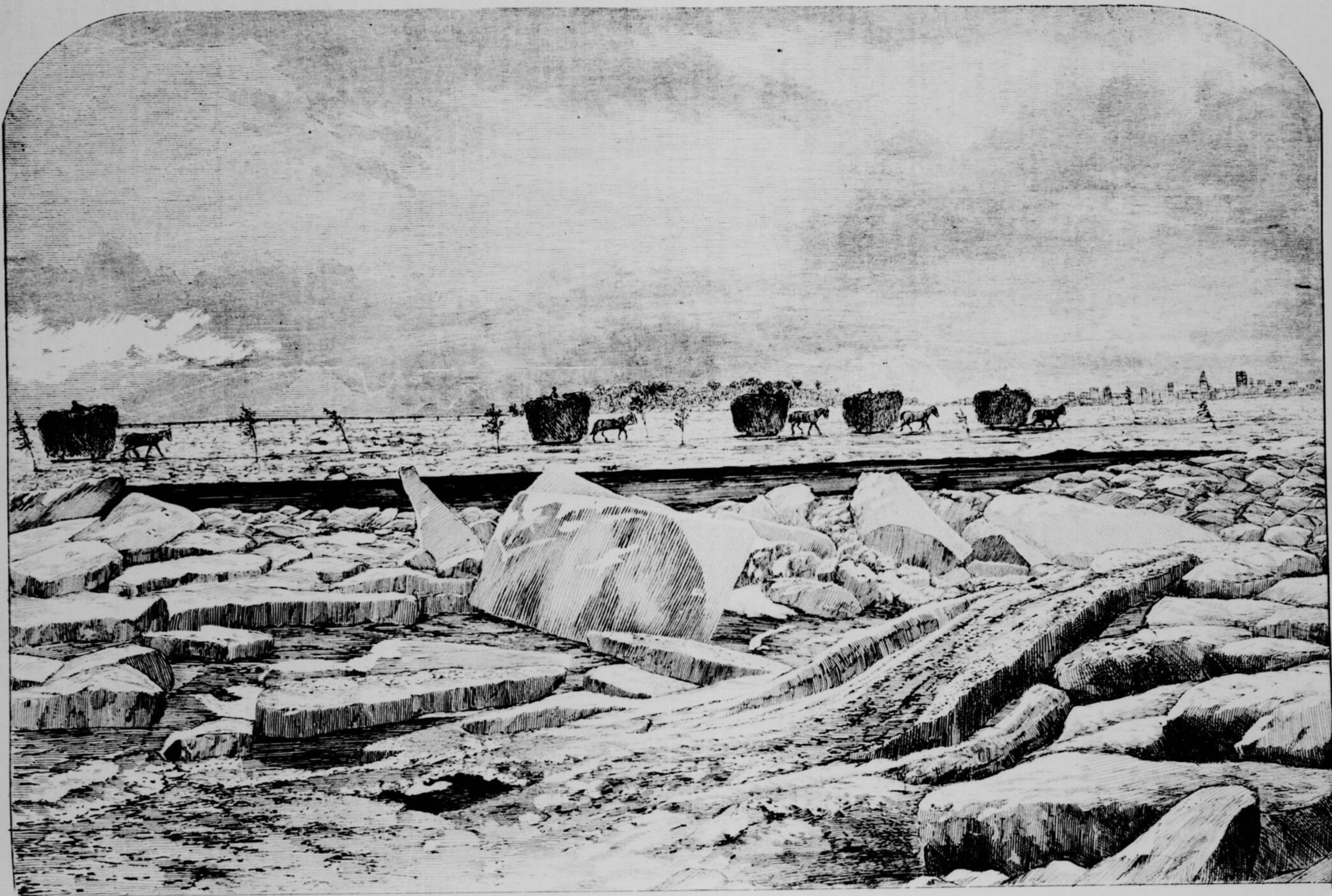
— Tu arrives à propos, lui dit l'un de ses frères, nous disions du mal de toi.

Marie sourit, embrassa, pour reprendre contenance, la mignonne enfant qu'elle portait, et son regard sembla demander quel pouvait bien être ce monsieur — à qui l'on parlait d'elle...

— C'est le monsieur de la diligence, dit le frère aîné ; celui qui t'avait rapportée à demi morte dans ses bras.

Elle me tendit vivement la main.

— Je n'ai jamais eu qu'un chagrin, me dit-elle, après la mort de mon père et de ma mère, et ce chagrin, c'est notre bien-



LA TRAVERSE DU SAINT-LAURENT EN HIVER

faitrice qui me l'a fait; je n'ai jamais su son nom.

—Moi non plus, malheureusement, répondis-je.

—Alors, son nom est Dieu, reprit-elle, car elle est venue à point pour sauver notre mère du désespoir, et nous prions pour elle tous les jours. Nous mourrons tous en la bénissant.

Si jamais ce récit tombait sous les yeux de la jolie âme de la diligence, ne réussit-il qu'à lui apprendre que son bienfaiteur anonyme a eu tous les résultats qu'elle pouvait désirer, je n'aurais pas à regretter de lui avoir rappelé ce souvenir de son passé.

P.-J. STAHL.

AVIS

Les abonnés qui ne collectionnent pas l'Opinion Publique pour la faire relier, nous obligeraient beaucoup en nous envoyant les numéros 3, 7, 8 de cette année que nous voulons bien payer.

CHOSSES ET AUTRES

Les abonnés qui désirent avoir l'index de 1879, le recevront sur demande.

L'ex-impératrice Eugénie est en visite auprès de la reine Victoria, au château Windsor.

Aucun vin n'était produit en France sous la domination Romaine. L'art de faire le vin fut apporté de l'Inde.

La première guerre Punique fut entreprise par les Romains contre Carthage 264 avant Jésus-Christ. Elle dura 23 ans.

On signale des troubles dus aux menées des nihilistes dans plusieurs provinces de l'empire russe.

On suppose que la première des pyramides d'Égypte fut construite environ 1500 avant Jésus-Christ.

On dit que les vaisseaux de la station navale de Halifax iront à Québec pour prendre part à la célébration de la fête de la reine.

La population musulmane de Kirdwoby, district de Roumelie, s'est soulevée. Il y a aussi des troubles à Peolge, dans la Bosnie.

Le troisième et dernier volume des mémoires de Mme de Rémusat a paru. Il est consacré à la naissance du second fils de la reine Hortense.

Le percement du tunnel du Saint-Gothard est terminé; les ouvriers des deux sections se sont rencontrés le 28 de février dernier.

L'Union de l'Angleterre et de l'Écosse date du 6 mars 1706; le premier Congrès à Washington, du 6 mars 1801.

Le Temps dit que le manifeste révolutionnaire russe qui a été publié à Paris, est l'œuvre d'agents intrigants qui cherchent à brouiller la France avec la Russie.

Une dépêche de Caboul dit que le gouverneur anglais de Seistan s'est enfui et que les insurgés occupent maintenant tous les villages entre Chairkae et Istahk.

Des pétitions urgentes pour secours ont été reçues de plus de 40 villages du comté de Donegal, Irlande. La détresse, croissante depuis trois semaines, est alarmante.

La flotte russe de la mer Caspienne a reçu ordre de remonter l'Oxus pour prendre part à la campagne contre les Turcomans. On sait que le général Kauffmann commande l'armée de terre.

La ville de Urafa, dans la Turquie d'Asie, sur l'emplacement de laquelle on sup-

pose qu'était construite l'ancienne cité Chaldéenne, du nom de Ur, vient d'être entièrement détruite par un incendie.

Le nombre des écoles communes de la ville de New-York durant l'année 1879, a coûté \$4,000,000, et elles ont été fréquentées par 250,000 enfants.

On va publier, à Québec, les poésies de Crémazie. Ce sera un volume élégant, fait avec soin. Prix \$1. Il y aura une seconde édition pareille, mais sur papier fin.

Cent Chinois sont arrivés à New-York venant de San Francisco, la semaine dernière. Il en est venu plus de 300 dans le mois dernier, et l'on en attend encore 500 prochainement.

Il n'arrive que trois ou quatre fois dans un siècle, qu'il y ait comme cette année cinq dimanches dans le mois de février. La chose ne se renouvellera pas, maintenant, avant 1920.

M. l'abbé Laflamme a fait dans la salle de l'amphithéâtre de l'Université-Laval de Québec, des expériences d'éclairage à la lumière électrique qui ont été très intéressantes et ont parfaitement réussi.

Six petits steamers construits pour le roi des Belges par des chantiers de Liverpool dans le courant de ce mois, et devront servir à Stanley pour ses explorations sur le Congo, en Afrique.

Il se fait de grands préparatifs à la célébration de la Saint-Jean-Baptiste à Québec. Tous les jours il se forme de nouvelles associations dans les paroisses environnantes, et la fête du 24 juin promet d'être imposante.

James-Gordon Bennett, le propriétaire du New-York Herald, a acheté à Londres le cheval "Latchkey," appartenant à Cassidy, moyennant la somme de \$10,000. "Latchkey" a cinq ans, et n'a été battu que par un trotteur.

On dit que la Compagnie du Richelieu et Ontario a acheté les vapeurs Cultivateur et Hero, qui lui faisaient depuis quelques années une guerre à outrance sur les lignes de Montréal à Trois-Rivières et de Montréal à Chambly.

Les socialistes de New-York ont fait les arrangements nécessaires pour l'établissement d'écoles à leur goût. L'Allemand seul y sera parlé et tout enseignement religieux sera exclu de ces écoles.

Un décret fixant l'effectif de l'armée espagnole a été publié.

En 1880-81 elle comprendra 90,000 hommes pour l'Espagne; 38,000 pour l'île de Cuba; 10,000 pour les îles Philippines et 3,395 pour l'île de Porto-Rico.

Le Bureau des Affaires Étrangères à Paris vient de recevoir du Comité Exécutif des Nihilistes de Saint-Petersbourg, un manifeste protestant contre l'extradition du prisonnier Hartmann, et avertissant les officiers du gouvernement français qu'ils paieront de leurs têtes sa reddition aux autorités russes.

Quelques hommes glissaient sur les plaines d'Abraham à Québec sur une planche; s'étant laissés aller trop près du bord, ils ne purent s'arrêter et tombèrent d'une hauteur de plus de 100 pieds, dans la rue Champlain, situé au pied du promontoire. Deux sont blessés très sérieusement, sinon fatalement.

La Tribune de Chicago reçoit \$26,000 par année pour chacune de ses colonnes d'annonce; le Herald et le Sun de New-York reçoivent \$40,000 par année par colonne; la Tribune de New-York reçoit \$45,000 par colonne. En voilà des journaux privilégiés.

L'Union Saint-Joseph de Montréal es

prépare activement pour célébrer sa fête patronale vendredi, le 19 courant. Il y aura procession puis messe solennelle à l'église Saint-Joseph. Il y aura une soirée dramatique et musicale au profit des orphelins de la société.

L'Union Canadienne de Québec a eu plusieurs assemblées dernièrement; et elle se propose de faire à la prochaine saison de l'opposition, comme les années passées, à la Société Irlandaise. En conséquence, on pourrait sans miracle voir se répéter les troubles de l'an dernier.

Le roi d'Espagne a failli être victime d'un accident de chasse. Une battue avait été organisée dans le bois de Prado, et une des personnes qui se trouvaient près du roi a été tuée accidentellement. La nouvelle de cet accident s'est vite répandue dans Madrid et a donné naissance à mille bruit contradictoires.

On mande de Castlebar qu'une population nombreuse près de Bala, comté de Mayo, Irlande, est entrée de force dans la maison d'un homme qui se préparait à prendre possession d'une ferme, dont une veuve venait d'être chassée, l'a étendu dans un cerceau qu'elle avait apporté avec elle, et l'a forcé de jurer qu'il renoncerait à son intention. L'homme, effrayé, prêta le serment requis, et la populace s'en retourna sans lui faire aucun mal.

Le 22 du mois dernier, 33 Indiens du Chihuahua ont fait une irruption sur Sourillo del Puerto, côté mexicain, tué une femme et trois hommes et emporté 300 chevaux. Puis, s'étant séparés, ils ont tué quatre bergers et commis de nombreuses atrocités. Un détachement de l'armée mexicaine les poursuit. Les Indiens veulent, paraît-il, se venger des mauvais traitements que leur fait souffrir le gouvernement américain.

Une dépêche de Saint-Petersbourg dit que les habitants de cette ville commencent à attribuer aux étudiants tous les crimes qui s'y font. On n'entend de tous côtés que menaces contre les étudiants. Les habitants affirment que s'il arrive aucun attentat ou crime lors de l'anniversaire du Czar, ils mettront le feu à l'Université et lyncheront tous les étudiants qu'ils pourront rencontrer. Le gouvernement est forcé de prendre des mesures pour protéger les étudiants.

Mères !! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP ALMAZ DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dise pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac-similé de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

La Panacée Domestique de Brown

Est la tue-douleur la plus efficace du monde. Elle vivifiera infailiblement le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulagera plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable. Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (sucré si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus débile. Cette très-précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillicable contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genres et de toutes espèces, au prix de gros, et un grand assortiment de marchandises de détail :

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBAN.

On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGAU, bureau de L'Opinion Publique, MONTREAL.

AUX CORRESPONDANTS.

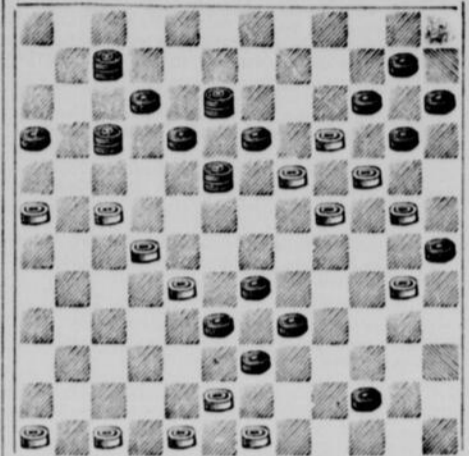
Solutions justes du Problème No. 204

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Saucier, L. Sayer.

Il ne faut pas de Pion noir sur la case 6 du problème No. 204. Nous avons reçu la solution avec cette remarque.

PROBLEME No. 206

Composé par M. ELIE JACQUES, Montréal. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 204

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. It lists moves for both sides, such as 22 à 15, 31 à 26, etc., ending with 59 à et gagnent.

AVIS

Les abonnés de L'Opinion Publique qui désirent faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 5 mars 1880.

Market price list for Montreal, 5 March 1880. It lists prices for various goods including flour (Farine), grains (Blé, Orge, Avoine), dairy products (Beurre, Fromage), poultry (Poulets), legumes (Pommes au baril), meats (Bœuf, Lard, Mouton), and other items (Sucre, Sirop, etc.). Prices are listed in dollars and cents.

LES ÉCHECS

MONTREAL 11 mars 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour parties, problèmes, etc., à Mr O. TREMPE, 608, rue St-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 201: MM. M. Landy, New-York; L. O. P., Sherbrooke; Dr Albert, St-Georges de la Beauce; S. Lafrenais, M. Toupin, F. Dugas, Montréal; N. P., Sorel; Un ami des Échecs, Ottawa; A. C., St-Jean; H. Lupien, Québec.

Solutions justes du problème No. 202: MM. S. Lafrenais, Montréal; Dr Albert, Saint-Georges de la Beauce; Un jeune amateur, Terrebonne.

J. W. S., Montréal.—Contributions reçues trop tard pour ce numéro. Mercl. Wm. A., Montréal.—Merci pour votre envoi. Plusieurs correspondants nous ont signalé cette deuxième solution.

Durant la dernière semaine de février, Mr Grundy est allé rendre visite aux amateurs d'échecs d'Hamilton.

BEZKROWNY vs. GOSSIP.—La Stratégie donne le résultat suivant: Mr de Bezkrorny gagne 3 parties, Mr Gossip 3, partie nulle, 1.

Le tournoi d'échecs par correspondance, sous la direction de M. Shaw, sera probablement terminé vers le premier de juin prochain.

Nous apprenons avec peine que la santé de Mr J. Preti, père, inspire de vives inquiétudes; nous faisons des vœux pour son prompt rétablissement.

NECROLOGIE.—La Stratégie annonce la mort, presque subite, de Mr l'abbé Durand, décédé à l'âge de 81 ans, dans la soirée du 11 février 1880, à Lisieux, France. Mr l'abbé Durand était un des collaborateurs de la Stratégie Raisonnée.

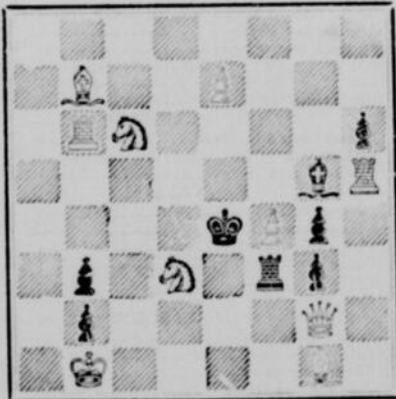
Le Holyoke Transcript s'étonne d'apprendre que Mr Grundy est accueilli avec bienveillance par les amateurs du Canada, et demande si c'est la manière dont nous prétendons honorer un joueur qui n'a plus droit au respect, dans le monde des échecs. Notre ligne de conduite est toute simple et toute naturelle; nous attendons avec impatience les révélations promises en cette affaire, et, tant que les accusations ne seront pas établies clairement, nous continuerons d'accorder notre sympathie à Mr Grundy, qui pourrait bien n'être que la victime de Mr Ware.

L'article suivant du Cincinnati Commercial partage cette manière de voir:

Le Turf annonce que la résignation de M. Grundy n'a pas été acceptée, qu'elle sera prise en considération à la prochaine réunion des membres du "Manhattan Chess Club," et que de graves accusations seront alors portées contre ce monsieur. Il dit aussi que le comité de règle du tournoi n'a pas entièrement disculpé Mr Grundy, l'accusation ayant été simplement déclarée "non prouvée". Le Turf a déclaré sans hésiter qu'il n'y avait pas d'exuse possible à trouver pour la conduite de M. Ware. Si Mr Grundy est innocent, il devra se défendre avec énergie, car il est évident qu'il n'est pas dans les bonnes grâces de M. C. C. Nous sommes portés à croire que Mr Grundy est la victime plutôt que le tentateur et le complice de Ware. Imaginez vous Grundy, jeune homme de vingt-cinq ans, induisant à mal un vieillard comme Ware, qui déclare avoir le droit de vendre ou d'acheter une partie de tournoi, à moins d'y avoir renoncé préalablement par écrit. Ware a fait cet aveu étonnant à un représentant du Boston Herald, et aussi du Turf, comme ce dernier journal l'avoue.

PROBLÈME No. 205.

Composé par M. J. FAYSSÉ, père, Beauvoisin, France. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

Solution du problème No. 201.

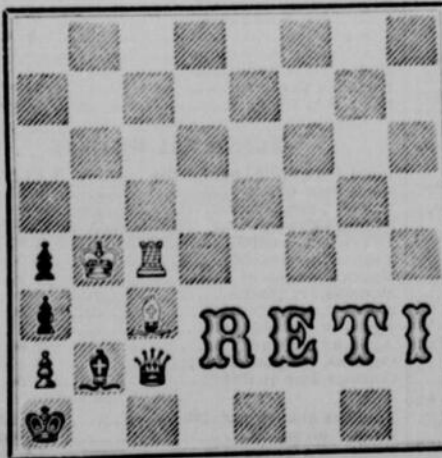
Blancs. 1 C 4e F D, 2 C 6e D, 3 C 6e R, mat. Noirs. 1 R 2e C, 2 R 1er F.

Ce problème à une double solution commençant par R 8e R.

PROBLÈME No. 206.

Problème dédié avec profond respect à son cher ami JEAN PRETI, par M. S. LOYD.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 202.

Blancs. 1 D 1er R, 2 T 6e D, mat. Noirs. 1 R 3e D.

116e PARTIE

Jolie partie jouée par correspondance entre MM. C. Mohle, de New-York, et J. Bond, de Norfolk.

Gambit Evans accepté.

Blancs. M. C. MOHLE. 1 P 4e R, 2 C 3e F R, 3 F 4e F D, 4 P 4e C D, 5 P 3e F D, 6 Roquent, 7 P 4e D, 8 P pr P, 9 P 3e D, 10 F 2e C D, 11 F 3e D, 12 C 3e F D, 13 C 2e R, 14 D 2e D, 15 P pr P, 16 C 3e C R, 17 P T pr C, 18 D pr F, 19 T D 1er R, 20 T 6e R, 21 T R 1er R, 22 T R 4e R, 23 T R 4e C R, 24 D 4e R (c). Noirs. M. J. BOND. 1 P 4e R, 2 C 3e F D, 3 F 4e F D, 4 F pr P, 5 F 4e F D, 6 P 3e D, 7 P pr P, 8 F 3e C D, 9 C 4e T D, 10 C 3e F R (a), 11 Roquent, 12 F 5e C R (b), 13 C 4e T R, 14 P 4e F R, 15 F D pr P, 16 C pr C, 17 F pr F, 18 D 2e D, 19 P 2e T R, 20 T 2e F R, 21 F 4e F D, 22 P 5e F D, 23 D 5e T D.

Les Blancs font échec et mat en 8 coups.

NOTES.

(a) Ce vieux coup de défense est décidément inférieur à C 2e R. (b) Dans ce gambit, il est rarement avantageux pour le second joueur de clouer ce C. (c) Mr Mohle a très bien joué cette partie; la fin sur tout a été conduite d'une manière admirable.—T.F. & F.

APPLICATION sera faite à la Législature de la province de Québec, à sa prochaine session, pour un Acte incorporant une compagnie de placements, sous le nom de The Montreal Investment Trust. Montréal, 20 janvier 1880.

CANADA. Cour Supérieure

Dame Marie Desautels, de la Cité et du district de Montréal, épouse commune en bien de Joseph G. Lamontagne, commerçant, du même lieu et y faisant ci-devant affaire sous la raison commerciale de J. W. Lamontagne, Demanderesse, Fz. le dit Joseph G. Lamontagne, commerçant, du même lieu, y faisant ci-devant affaire comme tel sous la raison commerciale de J. W. Lamontagne, Défendeur. Une action en séparation de bien a été instituée en cette cause le vingt-cinquième jour de février 1880.

L. FORGET, Avocat de la Demanderesse.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.



Chemin de Fer du Pacifique

Des soumissions pour une seconde section de 160 milles, à l'Ouest de la Rivière Rouge, seront reçues par le sousigné jusqu'à LUNDI, le 30 mars prochain.

La section s'étendra depuis l'extrémité du 48ème contrat—pris de la Rivière Ouest de Manitoba—jusqu'à un point du côté Ouest de la vallée de la rivière à la Queue d'Oiseau.

Les soumissions doivent être faites sur des formules imprimées que l'on peut se procurer avec toutes autres informations aux bureaux de l'ingénieur du chemin de fer du Pacifique, à Ottawa et à Winnipeg, le et après le PREMIER jour de MARS prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Département des Chemins de Fer et Canaux, Ottawa, 11 février 1880.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année:

- 20 locomotives, 16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département, 20 wagons de seconde classe, 3 wagons d'express ou de bagage, 3 wagons de poste et wagons fumeurs, 240 wagons de fret couverts, 100 wagons de fret découverts, 2 charriots pour le débarrassage de la voie, 2 charriots à neige, 2 charriots en saillie, 50 wagons d'équipe.

Le tout devra être fabriqué dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba. En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MARS prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails.

Le sousigné recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PREMIER jour de JUILLET prochain. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

1e Dragées anti-goutteuses et anti-rhumatismales du Dr Thomson. 2e Pilules préventives de la goutte et des rhumatismes du Dr Laville. 3e Liqueurs curative de la goutte et des rhumatismes du Dr Laville. 4e Pilules de Salicylate de Soude pour les rhumatismes aigus et chroniques. 5e Elixir de Salicylate de Lithine contre la goutte, la gravelle, les rhumatismes. Le pauvre malade n'aura donc que l'embarras du choix, car tous ces remèdes sont d'une égale efficacité, ils ne varient que sous le rapport de la forme de dragées, pilules, liqueur ou élixir. En vente chez les agents à Montréal. FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Échantillons gratuits. Adressez-vous à SHERMAN & COE, Marshall, Mich.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTREAL. Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. P. RIVARD, gérant.

PORTRAITS DE Pie IX et de Léon XIII

La CIE. DE LITHOGRAPHIE BURLAND propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LEON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centimes. Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

VERITES AMERS DE HOUBLON

(Une médecine et non un breuvage.) CONTENANT DU HOUBON, DU BUCHU, DE LA MANDRAGORE ET DU PISSENLIT. Et possédant des qualités plus pures et plus curatives que tous les autres Amers. ILS CUERISSENT. Tous les maux d'Estomac, Intestin, Sang, Foie, Vessie, Affections Nerveuses, Affaiblissement, Maladies de Femmes et Ivrognerie. \$1.00 EN OR seront payés pour tous cas qu'ils n'auront pas guéri, ou pour tout ce qui sera trouvé d'impur ou de nuisible en eux. Demandez les Amers de Houblon et le livre de recettes à votre pharmacien, et essayez les Amers avant de vous coucher. N'en prenez pas d'autres. Le Remède de Houblon contre la toux et les autres maladies est le meilleur marché, le plus sûr et le meilleur. — A vendre chez les Pharmaciens ci-dessous: LYMAN, FILS & Co, Montréal. H. S. EVANS & Co, H. HASWELL & Co.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTREAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelega comme suit:

Table with train routes and times: Train Express pour Hull à 9:30 et 4:30, Arrivant à Hull à 2:00 P.M. et 9:00, à Aylmer à 2:25 p.m. et 9:35 A.M. P.M. Train Express de Aylmer à 8:15 et 3:35, Train Express de Hull à 9:20 et 4:20, Arrivant à Hochelega à 1:50 P.M. et 8:50, Train pour St-Jérôme à 5:00 P.M., Train de St-Jérôme à 7:00 A.M. Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard. Magnifiques chais-palais sur tous les convois de passagers. Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN,

Agents des Billets, Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame. C. A. SCOTT, Surintendant-Général. C. A. STARK, Agent Général pour Fret et Passagers. Montréal, 22 janvier 1880.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St-André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché \$1.00 même par la poste \$1.20 S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

20 Cartes Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom, 10 cts.—Cie. de Cartes N.S. SAU, Nassau, N.-Y.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartonné, \$1.30.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes.

TELLE QUE HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AIGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIETAIRE ET EDEITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITED.)